



Bulletin de l'ICC

La restauration de meubles de Gordion ou La chronique trépidante de mes vacances d'été

par Valerie Dorge

À la mi-juillet de 1990, j'arrivais à Ankara (Turquie) pour participer, au Musée des civilisations d'Anatolie (Anadolu Medeniyetleri Müzesi), à la restauration de meubles anciens, découverts lors de fouilles à Gordion. Deux semaines plus tard, je me tenais à l'endroit même où, trente trois ans plus tôt, ces meubles avaient été tirés de l'obscurité dans laquelle ils baignaient depuis deux mille sept cents ans. Très émue, je me remémorais tout ce que j'avais lu sur l'événement...

Le 21 juin 1957, à l'emplacement de la ville de Gordion, en Anatolie centrale (Turquie), une équipe d'hommes attend avec impatience, au bout d'une étroite galerie faiblement éclairée qui a été creusée dans le plus gros des quelque 80 tumulus érigés sur les plaines bordant le Sakarya. Ils croient que le tumulus, d'une hauteur de 53 m, contient le tombeau du roi Midas qui, selon la légende, avait reçu le don de convertir en or tout ce qu'il touchait. Midas a régné sur la puissante Phrygie, dont Gordion était la

capitale, et qui sera au faite de sa gloire à la fin du VIII^e siècle avant J.-C.

En 1955 et 1956, des sondages avaient été effectués sur les pentes du tumulus MM (Midas Mound) pour tenter de repérer la chambre funéraire, et le tumulus P, plus petit, avait lui aussi fait l'objet de fouilles en 1956. Dans ce dernier cas toutefois, le plafond de la chambre funéraire construite de bois s'était effondré sous le poids du tumulus, et la plupart des objets en bois et en bronze qui s'y trouvaient avaient été endommagés. Les responsables des fouilles du tumulus MM, qui travaillaient sous la direction du P^r Rodney Young du Musée de l'Université de la Pennsylvanie, demeuraient néanmoins optimistes, estimant que la chambre funéraire serait sans doute, dans ce cas, intacte.

Le creusement de la galerie horizontale sera donc entrepris le 19 mai 1957, à partir d'une tranchée commençant à la périphérie du tumulus MM (voir la figure 1). Le 12 juin, les travailleurs atteignent un mur de pierre. Ils le percent, pour ne découvrir qu'un amas de décombres. Ils sont très déçus, car il y a tout lieu de croire que le plafond s'est effondré. Les décombres continueront de s'amonceler pendant trois



Figure 1 : Le tumulus MM pendant les fouilles, en 1957.

Table des matières

La restauration de meubles de Gordion ou La chronique trépidante de mes vacances d'été par Valerie Dorge	1
Ce fléau des graffiti sur les oeuvres d'art rupestre par Ian N. M. Wainwright et Thomas G. Stone	4
Les bronzes de la colline parlementaire par Lyndsie Selwyn	6
En vedette à l'ICC — Nancy Green par Martha Perry	8
Les faits saillants de la Conférence internationale sur l'emballage et le transport des tableaux par Charles Costain	9
Symposium 91 : Sauvegarder le XX ^e siècle par David W. Grattan	10
PREMA Zambie par Bob Barclay	11
Une année en Colombie-Britannique par Thomas G. Stone	13
L'enseignement de la conservation aux non-restaurateurs : les activités récentes par le Comité de formation de l'IIC-GC	13
Félicitations aux employés de l'ICC!	15
Les stages et les bourses	16
Les allées et venues	16
Les services de l'ICC : les séminaires, les conférences, les ateliers et les visites	16

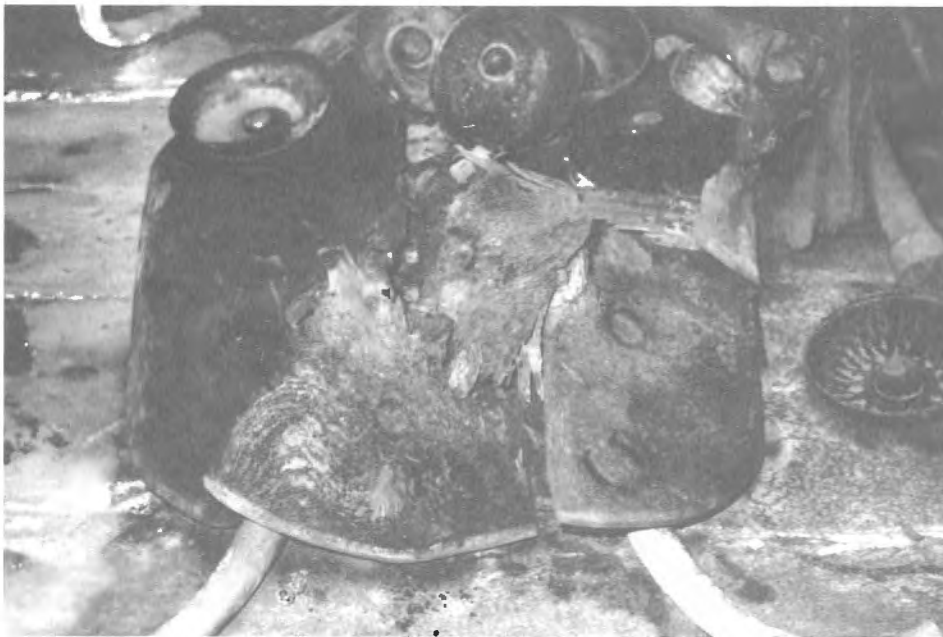


Figure 2 : La table simple n° 1, telle que trouvée sur le plancher du tumulus MM. Deux de ses trois pieds sortent du dessous du plateau.

jours, sous l'oeil vigilant des personnes chargées, à toute heure du jour, d'y déceler tout objet d'intérêt.

Ces décombres étant suffisamment dissipés, ils découvrent, à la faveur d'une inspection plus poussée, de l'autre côté du mur de pierre, un mur fait de troncs d'arbres grossièrement équarris. Nous sommes le 21 juin, et c'est ainsi devant ce mur, au bout d'une étroite galerie, que l'équipe d'hommes attend avec impatience l'aboutissement de toutes ces années de recherche et de planification. Le mur de pierre n'était donc — il y a maintenant lieu de le croire — qu'un mur de retenue, et le mur de troncs d'arbres doit faire partie de la chambre funéraire.

L'un des membres de l'équipe se rend au village voisin pour se procurer une tarière. On veut percer des trous dans le mur de troncs d'arbres, mais la tarière est trop petite. L'opération est remise à plus tard, lorsqu'on aura une plus grosse tarière. Comme, le lendemain, la nouvelle tarière n'est toujours pas arrivée, les membres de l'équipe décident de se servir de la petite pour percer trois trous dans l'un des troncs les plus minces : « ..., découragés, [ne découvrons que] des décombres dans les trois trous. Néanmoins, ne pouvons croire que le plafond s'est effondré et que la chambre funéraire s'est remplie de décombres¹ ».

Les membres de l'équipe découpent donc, dans le mur de troncs d'arbres, une « fenêtre » pour permettre à plus de

décombres de s'évacuer. Le débit deviendra finalement très faible, laissant entrevoir le mur d'une chambre intérieure faite de bois. Ce mur est constitué de troncs d'arbres bien taillés et bien disposés les uns sur les autres. La grosse tarière arrive finalement le 23 juin. L'opération semble prendre une éternité, mais la mèche finit par traverser ce mur de 32 cm. La tarière est retirée : « Nous découvrons qu'il y a un vide à l'intérieur : le tombeau est intact!! » Les membres de l'équipe jubilent. Ils pratiquent une ouverture plus grande, et découvrent un ouvrage qui ressemblait à une cabane en rondins.

Directement devant eux, des restes squelettiques reposent sur ce qu'ils prennent pour un « lit » — on a depuis établi qu'il s'agit plutôt d'un sarcophage². Des fragments de cuir et de textile, ainsi que les restes d'une ceinture en bronze, se trouvent encore sur le squelette ou à proximité. Tout autour du tombeau, sont dispersés de nombreuses cruches en bronze, des bols ornés et de gros chaudrons, un sac en tissu contenant des fibules en bronze et, dans un état de détérioration variable, des meubles en bois. « Deux gros dossiers de trône incrustés » reposent contre le mur est; il y a, au centre du plancher, « ...au moins quatre tables remplies de nombreux bols ornés en bronze... effondrées... » (voir la figure 2) et, dans le coin sud-ouest, « ...au moins deux tables, effondrées. L'une de ces tables était, de toutes, la plus travaillée¹ ».

Il n'y a pas d'or dans le tombeau, ce qui n'est guère étonnant si l'on considère qu'il

n'y en avait pas, non plus, dans les autres tumulus. Il contient toutefois, manifestement, nombre de beaux objets, et tant la qualité de ces objets que leur abondance donnent à penser qu'il s'agit du tombeau d'un personnage important, peut-être effectivement de celui du roi Midas. On établira par la suite que le squelette serait celui d'un homme d'environ soixante-cinq ans.

Les responsables des fouilles constatent en outre que, à un certain moment, l'eau a filtré à travers les murs du tombeau. Certains des bols trouvés sur le plancher de la chambre funéraire contiennent encore un peu d'eau. Le plancher est humide à la périphérie et les meubles qui s'y trouvent se sont plus détériorés que ceux qui occupent le centre.

Tous les objets en bronze seront retirés de la chambre funéraire peu de temps après l'ouverture du tombeau. L'examen des meubles révélera par ailleurs que le bois est encore, dans une large mesure, humide, et on décidera de les laisser tous dans le tombeau pour leur permettre de sécher lentement. Mais une moisissure verte apparaîtra bientôt, au cours des semaines suivantes, sur certaines pièces, de sorte que l'on devra opter pour une technique de séchage plus énergique.

Les deux « dossiers de trône » (que Young appellera plus tard des « écrans » et qui, on le sait maintenant, faisaient office de plateau de service) et la table marquetée (la « plus travaillée ») seront d'abord plongés dans des bains d'eau et d'alcool, afin d'éliminer l'humidité contenue dans le bois, pour être ensuite placés dans un bain de cire et de benzine, afin de « reconstituer » le bois. Une couche de résine Alvar (polyacétal vinylique) dans de l'acétone a été appliquée, au pinceau, sur les autres tables (les « tables simples »), afin de les consolider avant de les retirer du tombeau. Tous les objets découverts dans le tombeau, y compris les pièces de bois, seront finalement transportés au Musée des civilisations d'Anatolie, à Ankara, où ils seront mis en réserve.

En 1980, lors de la préparation aux fins de publication des données de fouilles³, les croquis d'objets présents dans le tumulus que Young avait réalisés sur place ont été étudiés et comparés avec ses notes, également prises sur le terrain. Or, on a alors relevé des erreurs dans ces dessins, et décidé de les corriger, ce qui a finalement mené à la mise sur pied du projet de

restauration des meubles de Gordion. Entrepris sous les auspices du Musée de l'Université de la Pennsylvanie et sous la direction d'Elizabeth Simpson, Ph. D., ce projet avait pour but de restaurer et d'étudier les meubles, et d'en faire de nouveaux dessins, corrigés, qui seraient publiés avec les résultats de la recherche.

Robert Payton a commencé en 1982 le traitement de restauration de la table marquetée provenant du tumulus MM⁴. L'ossature et les pieds ont été consolidés sous vide dans une solution de 5 % de Butvar B98 (acétal de polyalcool vinylique) ajoutée à un mélange d'éthanol et de toluène (50:50). Les deux plateaux de service, les « écrans » A (voir la figure 3) et B, ont été consolidés en 1983. Seuls quelques fragments du plateau en noyer (*Juglans regia*) de la table marquetée étaient intacts, mais l'état de l'ossature, complexe, en bois de buis (*Buxus sempervirens*) était étonnamment bon. Les plateaux de service, en bois de buis marqueté de pièces de genévrier (*Juniperus foetidissima*), étaient également en bon état, même si certaines parties du plateau proprement dit et des pieds, en noyer, étaient gravement détériorées.

Grâce à ces travaux de restauration, il a ensuite été possible d'étudier en détail les trois pièces, et de les manipuler. Des dessins précis de la reconstruction des pièces ont ainsi pu être réalisés. Et on a réussi, en se servant d'un support en Plexiglas®, à monter les pièces en vue de leur exposition, si bien qu'elles forment maintenant un élément central dans la section de l'art phrygien du Musée des civilisations d'Anatolie.

Le traitement des autres pièces de mobilier de Gordion, de même que l'élaboration de la documentation pertinente, s'est poursuivi au cours des étés de 1984 et de 1985, puis chaque été depuis 1988. M^{me} Simpson n'a pas eu à insister bien longtemps en 1990 pour que j'accepte de participer au projet à titre de restauratrice de mobilier. Dans un premier temps, j'ai voulu, avant de me rendre en Turquie, apprendre les rudiments de la langue turque. Ce n'était guère une mince affaire, mais j'allais bientôt être amplement récompensée de mes efforts. Ma connaissance de la langue allait en effet non seulement faciliter de beaucoup mes sorties d'approvisionnement à Ankara mais encore m'aider dans mes communications au musée avec nos collègues turcs, qui nous ont si

généreusement laissé, avec tant de tolérance, envahir leur petit laboratoire chaque été.

À la fin de l'été de 1991, nous avons nettoyé et consolidé sept des huit tables simples du tumulus MM, ainsi qu'un lit, une table et un tabouret marqueté du tumulus P. Afin d'améliorer le travail de consolidation, nous avons, en 1989, augmenté la concentration de Butvar B98 à 10 % et modifié à 60:40 le rapport de l'éthanol au toluène. Depuis qu'elles ont été traitées, la plupart des pièces peuvent être manipulées sans danger. Dans le cas des tables simples néanmoins, les plateaux restent assez fragiles et il faut limiter leur manipulation au minimum. Nous avons nettoyé un plateau de service provenant du tumulus W, en vue de le consolider ultérieurement. Le tumulus W a fait l'objet de fouilles en 1959.

Pendant le traitement de restauration, j'ai eu l'occasion unique d'étudier cette collection de meubles anciens. Mon admiration demeure grande devant le travail des artisans phrygiens. Amateurs de motifs animés, les Phrygiens ont exploité les couleurs et les propriétés de différentes espèces de bois pour créer des éléments structuraux inédits, des ouvrages ajourés complexes et des surfaces décoratives marquetées. La plupart des éléments structuraux sont faits de buis, un bois pâle à grains serrés, alors que les pièces de marqueterie sont le plus souvent en genévrier, un bois foncé. Cette association donne des motifs foncés sur fond pâle qui créent des contrastes saisissants. Le style décoratif complexe de certains meubles marquetés est très différent de la forme élégante et dépouillée des tables simples, qui comportent un plateau en noyer massif ayant la forme d'un cabaret et trois pieds en buis doucement incurvés.

Le style des meubles de Gordion diffère nettement de celui d'ouvrages du même genre réalisés au cours des autres périodes de l'histoire, bien que certaines techniques artisanales n'aient guère changé pendant les quelque vingt-cinq siècles qui se sont écoulés depuis. La fabrication artisanale de mobilier a en effet recours, encore de nos jours, à certaines des techniques qui ont été employées pour créer les meubles de Gordion. Ainsi, on traçait une ligne sur les tenons pour indiquer l'emplacement de la cheville qui servirait à fixer chaque pied au plateau. Et de une à quatre lignes étaient tracées sur certaines des pièces de marqueterie, vraisemblablement pour s'assurer que leur séquence serait respectée au moment de leur mise en place.

La consolidation de la plus grosse section restante du sarcophage du tumulus MM est un projet d'envergure qui sera entrepris au cours des prochaines saisons. Fait à partir d'un tronc de cèdre coupé longitudinalement puis évidé, ce sarcophage est fermé, à chaque extrémité, par une pièce de bois². L'une de ces grosses pièces, très sèche et fendillée, devra être traitée. Reste à établir comment on procédera pour la consolider dans les installations d'Ankara, en se servant du

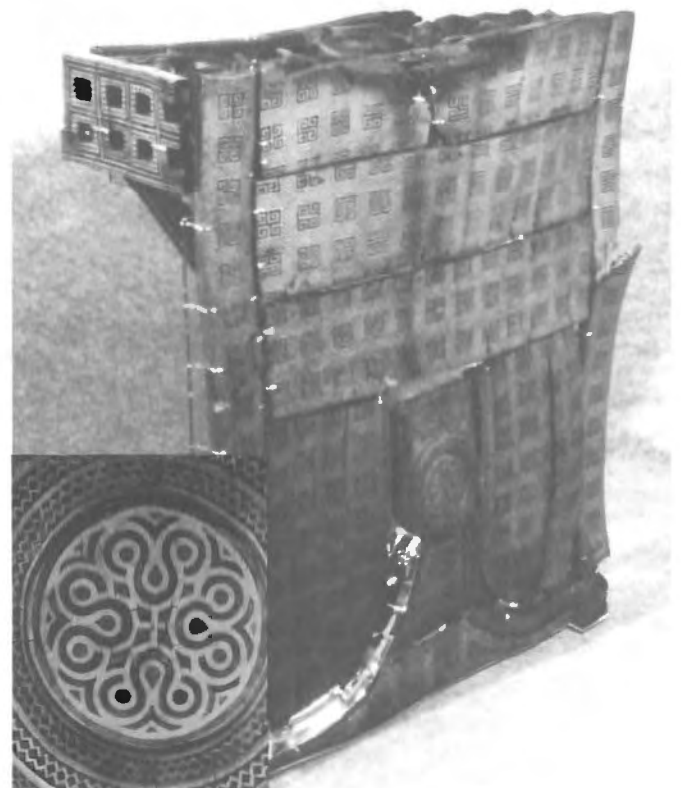


Figure 3 : L'« écran » A, restauré et reconstruit, provenant du tumulus MM. En médaillon : Le détail d'une rosette montrant des pièces de marqueterie en genévrier de moins de 4 mm.

matériel disponible sur place, et comment on réussira à l'imprégner d'une quantité suffisante de produit de consolidation.

On espère nettoyer et consolider les meubles de Gordion au cours des prochaines saisons, ce qui permettra non seulement de procéder à l'étude exhaustive de cette collection unique de meubles anciens tout en élaborant une documentation complète, mais encore de terminer la préparation, aux fins de publication, des dessins de la reconstruction des pièces.

Les personnes intéressées pourront incessamment obtenir un compte rendu plus détaillé des techniques de restauration qui ont été employées⁵, et d'autres publications sur les travaux de restauration et sur les recherches qu'ont effectué les membres du projet paraîtront.

Renvois

1. R. S. Young, *Gordion Field Notebook 63*, Philadelphie, University of Pennsylvania, The University Museum, Archives Gordion.
2. E. Simpson, « Midas' Bed and a Royal Phrygian Funeral », *Journal of Field Archaeology*, n° 17 (1990), p. 69-87.
3. R. S. Young, *Three Great Early Tumuli : The Gordion Excavations. Final Reports, vol. 1*, Philadelphie, University of Pennsylvania, The University Museum, 1981.

4. R. Payton, « The Conservation of an Eighth Century BC Table from Gordion », dans *Adhesives and Consolidants: Preprints of the Contributions to the Paris Congress, 2-8 September, 1984*, Londres, Institut international pour la conservation, p. 133-137.

5. E. Simpson, K. Spirydowicz et V. Dorge, *The Study, Conservation and Reconstruction of the Wooden Furniture from Gordion: 1981-1990*, Ankara, Anadolu Medeniyetleri Müzesi (sous presse).

Remerciements

L'auteure tient à remercier Elizabeth Simpson qui sait si généreusement partager non seulement les connaissances qu'elle a acquises sur les meubles de Gordion mais encore cet enthousiasme qu'elle conserve toujours à leur égard. Ces meubles sont, depuis 1978, une véritable passion pour Elizabeth. Et c'est sa patience (presque) inépuisable qui a sans doute permis à l'équipe de résoudre les problèmes inévitables que l'on rencontre lorsque l'on doit expédier du matériel de restauration à l'extérieur du pays et s'adapter, tout à la fois, à un laboratoire temporaire, aux coutumes locales et aux règlements des services de douanes et à leur terminologie sur les approvisionnements.

Un certain nombre de restaurateurs et de restauratrices ont participé au projet, dont Robert Payton, Lisa Golberg, Andrew

Todd et Marian Kamanitz. Krysia Spirydowicz, professeure affectée au programme de restauration d'oeuvres d'art de l'université Queen's, s'est jointe à l'équipe, à titre de restauratrice en chef, en 1990. Des fonds versés par la fondation Samuel H. Kress ont permis à des stagiaires du programme de restauration de participer au projet. Au nombre des organismes qui ont fourni de l'aide au projet, figurent le Musée de l'Université de la Pennsylvanie, la fondation Samuel H. Kress, le Getty Grant Program, le National Endowment for the Humanities, l'Archeological Institute of America et l'American Research Institute in Turkey, auxquels s'ajoutent des donateurs privés. Le temps que j'ai déjà consacré au projet pendant une partie de la saison de 1991 et que j'y passerai encore durant la saison de 1992 représente la contribution de l'Institut canadien de conservation. Par ailleurs, parmi les gens qui ont participé à diverses études spéciales, figurent le P^r Robert Blanchette, xylogiste du Département de phytopathologie de l'Université du Minnesota, et Antoine Wilmering, restaurateur de mobilier du Metropolitan Museum of Art de New York.

Les photographies sont une gracieuseté des Gordion Excavations et du Gordion Furniture Project du Musée de l'Université de la Pennsylvanie. •

Ce fléau des graffiti sur les oeuvres d'art rupestre

par Ian N. M. Wainwright et Thomas G. Stone

Un certain nombre d'actes graves de vandalisme, perpétrés l'an dernier à des sites d'art rupestre, sont malheureusement là pour rappeler que les peintures rupestres et les pétroglyphes ne sont jamais à l'abri des gestes irréflechis. Il est regrettable que certaines gens n'aient pas ce respect qu'ont la plupart des Canadiens et des Canadiennes pour ces formes d'expression uniques de la culture autochtone, qui par ailleurs les fascinent. Dans leur ignorance, les vandales ont spolié un nombre incalculable de sites tant au Canada que dans d'autres pays où se trouvent des oeuvres d'art rupestre préhistoriques.

On reconnaît depuis nombre d'années déjà que le vandalisme représente une grave

menace pour le patrimoine mondial d'art rupestre. Les agents naturels de détérioration — des algues et lichens jusqu'au gel et à l'alluvionnement — provoquent une lente érosion des peintures rupestres (pictogrammes) et des pétroglyphes, qui peut néanmoins être atténuée grâce à des ouvrages de protection particuliers, à des dispositifs permettant de régler le taux d'humidité et à d'autres mesures. Le vandalisme crée habituellement, par contre, des dommages immédiats, catastrophiques et irréversibles, et cela vaut tout particulièrement pour les graffiti exécutés par gravure, par rayage ou par picotage de la surface rocheuse. Il y a aussi des cas où les vandales tirent avec une arme à feu sur une oeuvre d'art rupestre ou roulent

dessus avec leur voiture, et d'autres encore où des voleurs emportent carrément de telles oeuvres et se les approprient. S'il est souvent possible, en procédant avec prudence, d'effacer les graffiti faits — même directement sur une peinture rupestre — avec de la peinture, des crayons de couleur ou du fusain, il en va par contre tout autrement de ceux qui ont été gravés ou rayés.

Deux incidents, survenus dans des parcs au Canada, permettront d'illustrer le genre de problèmes que l'on rencontre quand des oeuvres d'art rupestre ont fait l'objet d'actes de vandalisme. Le célèbre Sentier de la Côte ouest, qui longe l'île de Vancouver entre Port Renfrew et Bamfield, passe par un certain nombre de sites de



De gauche à droite, Thomas G. Stone, Denice Wilkins et Ian N. M. Wainwright tentent d'effacer un graffiti sur une roche, près du site de pictogrammes du lac Mazinaw, dans le parc provincial Bon-Écho, en Ontario.

péroglyphes. Situés dans les limites du parc national Pacific Rim, ils ont, pour la plupart, été épargnés par le vandalisme. L'un de ces sites, qui se trouve à une courte distance à pied du passage situé à l'extrémité ouest du lac Nitinat, est constitué d'une plate-forme de grès ondulée et peu élevée, qu'une grève de gravier sépare de la côte de l'océan Pacifique. Dégagé et exposé de ce côté, le site est, par contre, de l'autre, isolé par un épais sous-bois que traversent deux voies pour piétons menant, tout près, au Sentier de la Côte ouest. Si la plupart des glyphes, qui représentent des scènes historiques ou naturelles — des voiliers, un personnage à cheval, des oiseaux —, sont situés au-dessus de la laisse de haute mer, ils n'en sont pas moins suffisamment près de la côte pour subir l'effet des embruns. Le site a, par ailleurs, déjà été visité par des vandales : on y trouve des initiales et des dates des années 30, des dessins de Mickey la souris et de Donald le canard des années 50, et des initiales et des dates relativement récentes, soit des années 70. Au cours de l'été de 1991, dans une partie bien précise du site, d'autres initiales et d'autres dates ont été inscrites, auxquelles sont venus s'ajouter quelques initiales et logos stylisés, de même que deux dessins pornographiques de très mauvais goût.

L'un des auteurs du présent article, Thomas G. Stone, a visité le site en compagnie d'Ian Sumpter, un archéologue du Service canadien des parcs, en vue d'élaborer un plan d'action pour le traitement des dommages plus récents. La roche

avait été endommagée de deux façons, par un rayage de la mince couche d'algues recouvrant la roche, qui avait atteint superficiellement la pierre, et par une gravure plus profonde, exécutée à l'aide d'un outil tranchant. La plupart des graffiti relevaient, heureusement, du premier genre. Il a fallu improviser un certain nombre de méthodes pour remplir les rayures et les gravures, et ainsi camoufler les graffiti.

La meilleure façon d'atténuer les dommages — et aussi la plus simple — était de pointiller la pierre à l'aide d'un crayon ordinaire à la mine de plomb, en appliquant de la boue contenant des algues prélevée sur le site même. Des échantillons de roche recouverte d'algues ont été examinés par Paul Hamilton, de la Section de la phycologie de la Division de la botanique du Musée canadien de la nature, qui a noté que toutes les espèces d'algues soumises à l'observation étaient à reproduction végétative plutôt que sexuelle et qu'il faudrait de quatre à cinq ans pour qu'elles recolonisent les zones qui avaient été grattées. Ce processus pourrait se produire plus rapidement, mais il est difficile d'en prévoir l'évolution, puisqu'il faut prendre en compte les variables telles que l'humidité, la température et le degré d'exposition à la lumière. Force était donc de constater que l'on ne pourrait pas compter, à court terme, sur la seule nature pour « restaurer » les glyphes.

Les visiteurs seront vraisemblablement plus portés à faire des graffiti sur des

oeuvres d'art rupestre s'ils réalisent qu'il y en a déjà sur le site. Si bien que tout programme visant la gestion de tels sites devrait prévoir, en priorité, l'élimination ou le camouflage sans délai de tout graffiti.

Le nombre des graffiti sur le site d'un important groupement de peintures rupestres au lac Mazinaw, dans le parc provincial Bon-Écho, près de Cloyne (Ontario), augmente à un rythme lent mais constant. Or il est plutôt difficile de prévenir le vandalisme dans ce cas, car les peintures rupestres, réalisées avec un pigment d'ocre rouge, se trouvent à la base d'une imposante falaise facilement accessible par bateau.

En 1980, du personnel de l'Institut canadien de conservation (ICC) a répertorié les graffiti du site du lac Mazinaw. Il y avait, à ce moment-là, trois séries de graffiti exécutés par gravure et plusieurs autres inscriptions faites à la peinture en bombe ou au pinceau. Un graffiti a alors été effacé complètement et un autre, en partie seulement.

En octobre 1991, une deuxième étude a été entreprise, par les auteurs du présent article, auxquels se sont joints John Taylor et Jeremy Powell, de l'ICC, ainsi que Denice Wilkins et Gary Sharman, du ministère des Richesses naturelles de l'Ontario. Ces travaux avaient pour but de déterminer la nature et l'importance des graffiti exécutés sur le groupement de pictogrammes et de procéder à des essais en vue de les effacer.

Nous avons parcouru les rives du lac Mazinaw en canot à moteur, nous arrêtant ça et là pour mieux examiner, en nous déplaçant à quatre pattes sur les rochers et les grosses pierres, les graffiti orange fluorescent et noirs. Au fur et à mesure que nous avançons, nous comparions nos observations avec celles que Lyndsay Mollins Koene avait faites plus tôt la même année, en août, ce qui nous a permis de constater que beaucoup d'autres séries de graffiti étaient venues s'ajouter entre temps. L'une de ces séries, apparemment exécutée en une seule fois, se trouvait à proximité d'une « caverne » sur la rive, un endroit qu'utilisent souvent les gens pour rejoindre la rive en canot ou dans une autre petite embarcation. Les graffiti ont pratiquement triplé au cours des onze dernières années mais, fait encore plus important et plus alarmant, le nombre de ceux qui sont exécutés par rayage ou par picotage a nettement augmenté.

Nous avons eu recours à diverses méthodes pour tenter d'effacer les graffiti faits à la peinture en bombe, mais c'est le décapant commercial pour peinture Super PolyStripa® qui a donné les meilleurs résultats. Des travaux de recherche antérieurs nous avaient appris que ce genre de produit n'altère pas la peinture rupestre sous-jacente. (Il faut néanmoins prendre les mesures de sécurité et de protection de la santé et de l'environnement qui s'imposent lorsqu'on fait usage de ce produit, dont le chlorure de méthylène, un solvant, est l'ingrédient actif.) Ce traitement au solvant terminé, nous avons rincé les surfaces avec de l'eau, en utilisant un flacon en plastique déformable, pour ensuite frotter les surfaces traitées avec de la terre prélevée sur les lieux mêmes. Cette terre était appliquée d'abord à la main, puis à l'aide d'une brosse dure en poils de plastique.

Il faut environ deux heures pour effacer et camoufler un graffiti typique, ce qui montre bien les autres coûts, en temps et en ressources humaines, inhérents au vandalisme. Lorsque le graffiti a été exécuté directement sur des pictogrammes, il faut

en outre faire appel aux services d'un restaurateur qualifié, et bien veiller à ce que l'on ait en main non seulement la documentation photographique nécessaire — pour prévenir toute confusion entre le pigment original d'ocre rouge des pictogrammes et les couleurs semblables qui se trouveraient dans le graffiti — mais encore les matériaux de remplissage appropriés.

Il faudra par ailleurs procéder à d'autres essais en vue de déterminer la meilleure façon d'effacer ou de camoufler les graffiti réalisés par gravure ou par rayage superficiel. Nous réussissons sans doute à les camoufler en pointillant la pierre et en appliquant un pigment sec. Et nous nous servirons vraisemblablement d'un burin à tranchant en croix pour effacer les graffiti sans laisser de lignes prononcées sur la pierre. Quoi qu'il en soit, nous sommes tous persuadés que nous devons faire disparaître le plus grand nombre possible de graffiti avant l'ouverture de la prochaine saison touristique, si nous voulons que les visiteurs soient moins portés à faire du vandalisme sur le site.

La protection de sites d'art rupestre comme ceux du parc national Pacific Rim et du parc provincial Bon-Écho passe sans doute, essentiellement, par la sensibilisation continue du public tant à leur importance historique et spirituelle qu'à leur fragilité. Il serait par ailleurs aussi possible de restreindre l'accès à nombre de sites mais force est de reconnaître qu'une telle mesure ne suffirait pas pour éliminer complètement le vandalisme, surtout quand on considère que les visites dans les parcs ne cessent d'augmenter chaque année. •

Bibliographie

Gale, Fay, « Monitoring Visitor Behaviour at Rock Art Sites », *Rock Art Research*, vol. 2 (1985), n° 2, p. 112-175.

Morwood, M. J., et Y. Kaiser-Glass, « The Use of Graffiti in the Monitoring of Community Attitudes Towards Aboriginal Rock Art », *Rock Art Research*, vol. 8 (1991), n° 2, p. 94-98.

Les bronzes de la colline parlementaire

par Lyndsie Selwyn

Plus de 50 statues de bronze ornent les alentours des immeubles du Parlement, à Ottawa. La plus ancienne, celle de sir George Étienne Cartier, a été dévoilée en 1885, tandis que la plus récente, celle de Lester B. Pearson, a été inaugurée en 1990. Oeuvres d'art érigées à la mémoire d'importants personnages de l'histoire canadienne, ces statues, installées bien en vue, ne manquent pas de captiver cette multitude de touristes qui visitent chaque année le Parlement. Travaux publics Canada (TPC), un ministère du gouvernement fédéral, en assure l'entretien.

Ces statues se sont ternies au fil des ans. Elles ont pris une teinte verdâtre, et les zones noires et striées inégales qui se sont formées par endroits les ont rendues méconnaissables. Ces altérations sont en grande partie dues à une interaction du métal de la statue (et de la patine artificielle qu'elle a reçue à l'origine) avec l'environnement — les précipitations acides et les matières particulaires (poussières, polluants gazeux, suie et sel, par exemple).



Figure 1 : Le lion, une figure du monument de la reine Victoria, présente, le long de la queue, des traces de manipulations excessives.

Comme les bronzes sont surtout composés de cuivre (allié à de faibles quantités d'étain, de zinc ou de plomb), les principaux produits de corrosion qui se forment à la suite de l'exposition prolongée de ces statues à l'extérieur sont des composés du cuivre.

La corrosion n'est pas l'unique cause de la détérioration de ces statues. Il y a aussi les humains qui y inscrivent, à la peinture en bombe, des graffiti, qui les soumettent à des manipulations excessives (voir la figure 1), qui y grimpent pour se faire

photographier ou qui en détachent ou en brisent les accessoires. Et les oiseaux qui s'y perchent, ou les écureuils et les guêpes qui y établissent des nids, ne sont pas non plus étrangers à cette détérioration.

TPC a noté, en 1987, qu'il devenait nécessaire de soumettre ces statues à un traitement de restauration, qui permettrait non seulement d'améliorer leur apparence mais encore de freiner leur détérioration. On a alors communiqué avec l'Institut canadien de conservation (ICC), et c'est ainsi que Charles Costain, Judy Logan et moi-même nous avons été amenés à participer au projet. Pour traiter des bronzes qui sont exposés à l'extérieur, il faut connaître la technique du moulage du bronze, avoir des compétences en restauration et posséder de l'expérience dans le nettoyage d'œuvres d'art de grandes dimensions en métal. Bien que peu de restaurateurs se spécialisent dans ce genre de travail, nous avons néanmoins réussi à recommander des spécialistes qui avaient les qualités recherchées.

Nous avons alors pris les dispositions nécessaires pour que quatre restaurateurs professionnels, soit deux Canadiens (Andrew Todd et Craig Johnson) et deux Américains (Andrew Lins et Linda Merk), séjournent à Ottawa, à titre d'experts-conseils, pendant trois jours pour examiner les statues et évaluer leur état. Les deux premiers jours ont donc été consacrés à l'examen des statues, tandis que, le troisième jour, ils ont envisagé les options qui s'offraient en matière de traitement. Au terme de la visite, ils ont individuellement préparé un rapport dans lequel ils décrivaient l'état global des statues et formulaient des propositions générales quant aux traitements qui pourraient être appliqués.

Les membres d'un Comité de conservateurs nouvellement créé, comprenant des représentants de TPC, du Musée des beaux-arts du Canada, de la Chambre des Communes et de l'ICC, étaient présents aux discussions du dernier jour portant sur les traitements. Faisant office d'organisme consultatif en matière de conservation, ce comité devait non seulement fournir des avis en la matière mais encore décider des traitements à appliquer aux statues et, dans le cours des opérations, de leur apparence finale. Il devait en outre dépouiller les dossiers historiques relatifs aux bronzes, afin d'obtenir diverses informations sur l'état des statues à l'origine — leur

apparence, les matériaux qui étaient entrés dans leur composition, les méthodes de sculpture et de moulage employées, les produits et techniques de patine utilisés et les caractéristiques d'installation.

Après le dépôt des rapports des experts-conseils, TPC a mis sur pied un important

projet de restauration des statues. Les restaurateurs canadiens qualifiés intéressés à participer aux travaux ont alors été invités à procéder à l'examen des statues et à présenter individuellement, pour chacune, une proposition de traitement. Au Canada, les restaurateurs font normalement partie d'associations professionnelles telles que l'Association canadienne des restaurateurs professionnels (ACRP) ou l'Institut international pour la conservation — Groupe canadien (IIC-GC).

Les propositions soumises comprenaient un rapport sur l'état des statues et une description détaillée des traitements envisagés, assortie d'une ventilation des coûts. Elles tenaient compte de facteurs bien précis.

Si la statue devait, par exemple, être traitée sur place pendant les mois d'été, la proposition prenait en compte non seulement tout le matériel qui serait nécessaire aux travaux — grues, camions, échafaudages, etc. — mais encore les coûts afférents à l'embauchage et à la supervision d'un ou de plusieurs étudiants en restauration. Cette dernière mesure permettrait d'abord et avant tout à des étudiants d'acquérir de l'expérience dans le traitement de statues en bronze, mais elle leur donnerait aussi l'occasion d'apprendre à répondre au pied levé aux multiples questions que peuvent poser tant les touristes que les media — et qu'ils ne manqueraient sans doute pas de leur poser.

Si, par contre, la statue devait être enlevée pour être traitée ailleurs, la proposition comportait une évaluation des coûts liés à l'enlèvement, au transport et à la remise en place de la pièce, des frais à déboursier pour la location de l'atelier et du matériel



Figure 2 : Le prélèvement d'échantillons de produits de corrosion, aux fins d'étude et d'analyse.

nécessaire aux travaux et des primes d'assurance à verser pour couvrir, le cas échéant, la réparation de dommages accidentels causés à la statue pendant la période de traitement hors site, voire son remplacement.

TPC, l'ICC et le Comité de conservateurs ont évalué chaque proposition en tenant compte du coût des travaux et de sa valeur sur le plan technique, mais aussi en considérant jusqu'à quel point elle était complète. La décision finale quant à l'attribution de chaque contrat a été prise par un chargé de projet de TPC, après quoi les travaux pouvaient commencer.

Avant de procéder au traitement proprement dit, on prélevait des échantillons de produits de corrosion, et j'ai participé, dans le cas des premières statues restaurées, à cette opération. Il s'agissait de gratter doucement la surface avec une curette de dentiste (voir la figure 2), puis de mettre l'échantillon ainsi prélevé dans un flacon en plastique qui serait ensuite étiqueté et conservé en vue d'une analyse ultérieure. Si elles ne sont pas essentielles au traitement lui-même, les données tirées de l'analyse des produits de corrosion ainsi prélevés sur des statues exposées à l'extérieur n'en revêtent pas moins de plus en plus d'intérêt à l'échelle internationale — notamment depuis que la statue de la Liberté, à New York, a fait l'objet de travaux de restauration. Un intérêt que partage d'ailleurs aussi l'ICC, qui a retenu les services d'un scientifique (d'abord David Downham, puis Marilyn Laver) pour effectuer d'autres prélèvements et analyses de ces produits de corrosion, travaux qui se poursuivent toujours.



Figure 3 : La figure allégorique du monument de la reine Victoria, avant le traitement.

Pendant les traitements, le Comité de conservateurs s'est réuni à maintes reprises pour voir où en étaient les travaux et pour décider de l'apparence finale qu'aurait chaque bronze. Au terme des travaux, le restaurateur préparait un rapport de traitement qui contenait de la documentation sur les traitements effectués, des photographies prises pendant les travaux et des recommandations sur les mesures d'entretien à appliquer.

Depuis l'attribution du premier contrat, en 1987, d'autres travaux ont été confiés à des restaurateurs professionnels, pour faire en sorte qu'un certain nombre de statues soient traitées chaque année. Le traitement des premiers bronzes, soit la Vérité et la Justice, s'est terminé en 1989; ces statues de W. S. Allward se trouvent devant l'immeuble de la Cour suprême du Canada. Huit

autres bronzes ont été restaurés en 1990, et, en 1991, c'est l'oeuvre de Louis-Philippe Hébert, représentant la reine Victoria avec une figure allégorique (voir la figure 3) et un lion, qui a subi le même traitement.

Le projet se poursuit, si bien que les autres statues devraient être traitées au cours des prochaines années, dans la mesure où l'on disposera des fonds nécessaires pour le faire. Forts de la coopération soutenue de TPC, de l'ICC et du Comité de conservateurs, les restaurateurs peuvent toujours compter sur les services d'experts, et demeurer assurés que les décisions touchant les traitements de restauration des bronzes se trouvant sur la Colline parlementaire et leur apparence finale seront toujours prises en concertation. •

En vedette à l'ICC — Nancy Green

par Martha Perry

Nombre de lecteurs du *Bulletin de l'ICC* connaîtront déjà Nancy Green, qui, après avoir coordonné les tournées du Programme de laboratoires mobiles et participé à plusieurs rencontres d'associations de musées provinciales, est maintenant agente de formation aux Services de diffusion externe. Son grand souci du détail ne sera par ailleurs un secret pour aucun de ses collègues les plus proches, qui reconnaîtront d'emblée tout le dévouement qu'elle met dans la prestation des services de l'Institut canadien de conservation (ICC). Et quant à ceux et celles qui n'ont pas encore eu la chance de la rencontrer, disons qu'il leur sera des plus facile de la reconnaître à son enthousiasme et à son entrain.

Née à International Falls (Minnesota), Nancy a passé sa jeunesse à Fort Frances (Ontario). Au terme de ses études secondaires, elle se rend à Winnipeg, où elle fréquentera un collège commercial. Son cours achevé, elle obtiendra un emploi de secrétaire médicale, avant de devenir secrétaire juridique. Ces deux postes, qui exigent de la minutie et de la précision, la prépareront d'ailleurs fort bien aux défis qu'elle aura à relever par la suite. Après avoir occupé divers postes de secrétaire administrative à Ottawa, elle entrera au service de la Corporation des musées nationaux du Canada en 1980, pour se retrouver à l'ICC en 1981. Tout porte à



Nancy Green, l'agente de formation des Services de diffusion externe.

croire qu'elle a trouvé sa vocation dans le secteur du patrimoine.

L'ICC a instauré, en 1979, le Programme des laboratoires mobiles, dont Nancy deviendra, pour ainsi dire, l'élément moteur. Ce programme, qui durera finalement huit ans, permettra à des restaurateurs de l'ICC, ainsi qu'à des stagiaires, de se rendre chaque année, entre mai et septembre, dans nombre de musées du Canada, à bord de l'un de ces six laboratoires mobiles, ces gros camions bleus que l'on associe étroitement, encore aujourd'hui, à l'ICC.

Ce programme a, d'emblée, exigé une vaste infrastructure administrative. Et comme les demandes de visites devaient, chaque année, dépasser les capacités de l'ICC, il faudra constamment réviser, en collaboration avec le milieu des musées et les provinces, les priorités qui avaient été fixées. Bientôt, les murs des bureaux de Nancy et de ses collègues seront tout placardés de plans d'itinéraires et de cartes murales, décrivant les parcours complexes et destinations du personnel affecté au programme. Nancy devra ainsi voir à ce que chaque personne soit à tout moment au bon endroit, ce qui ne sera pas toujours une mince affaire! En fait, à cette époque, elle aurait fort bien pu publier — si seulement elle en avait eu le loisir — son propre guide touristique des destinations canadiennes!

Lorsque le programme disparaîtra en 1986, Nancy se trouvera constamment de nouveaux défis à relever, jusqu'à aujourd'hui, où elle occupe le poste d'agente de formation. À ce titre, elle voit entre autres à fournir le soutien nécessaire pour la tenue des séminaires et ateliers de l'ICC, travaillant en étroite collaboration avec les associations de musées et comités provinciaux pour définir les besoins du milieu. Encore là, elle tire parti de ses compétences éprouvées, et veille à ce que chacun soit, avec tout ce qu'il lui faut, au bon endroit au bon moment. Et nul ne niera que si le

personnel de l'ICC juge que le service fonctionne bien, c'est bien à cause du travail de Nancy.

Nancy assure de plus la coordination des programmes de stages et de bourses de l'ICC. Toujours aussi efficace, elle sait en outre se montrer accueillante pour les nouveaux venus à l'Institut, attentive à

leurs besoins. Aussi les stagiaires et boursiers peuvent-ils toujours, durant toute la durée de leur séjour chez nous, compter sur elle.

Élément depuis toujours essentiel à l'ICC, Nancy Green n'a de cesse de contribuer, par ses efforts inlassables et son dévouement, à la prestation des services qu'offre

l'établissement. Son optimisme à toute épreuve, joint à sa ferme résolution, lui ont permis de se concentrer sur la réalisation des objectifs de l'ICC, et d'amener les autres à y contribuer. Et si par hasard vous ne connaissez pas encore Nancy, vous ne tarderez sans doute pas à faire sa connaissance. •

Les faits saillants de la Conférence internationale sur l'emballage et le transport des tableaux

par Charles Costain

La Conférence internationale sur l'emballage et le transport des tableaux s'est tenue à Londres du 9 au 11 septembre 1991. Quelque 400 délégués et déléguées, représentant plus de 20 pays, ont assisté à cette conférence de trois jours, organisée par l'Institut canadien de conservation (ICC), par le Conservation Analytical Laboratory (CAL) de la Smithsonian Institution, par la National Gallery of Art (NGA) de Washington et par la Tate Gallery de Londres.

Les communications présentées traitaient de deux aspects apparentés de l'emballage et du transport des tableaux, à savoir le processus d'évaluation des risques inhérents à un prêt de tableaux et les techniques permettant de mieux protéger ces œuvres pendant leur transport. Un certain nombre de considérations importantes sont en outre ressorties de cette conférence, qui avaient trait à la fragilité des tableaux, aux conditions ambiantes durant le transport et à la conception de l'emballage.

La fragilité des tableaux

Des études portant sur la sensibilité des tableaux aux fluctuations de l'humidité relative (HR) ont été faites au cours des dix dernières années, et l'on s'entend généralement pour reconnaître que de telles variations provoquent effectivement une détérioration de l'œuvre. Il est établi, selon les résultats de travaux de recherche présentés lors de la conférence, que les couches de peinture et de colle deviennent plus rigides à basse température, ce qui peut entraîner la formation d'un grand nombre de craquelures. Les acryliques deviennent en outre très fragiles à de telles températures.

Les chocs et les vibrations peuvent aussi entraîner une détérioration des tableaux. Bien que chaque tableau soit différent, des recherches effectuées avec des modèles révèlent qu'un tableau typique, en bon état, devrait pouvoir résister à un choc de 50 g_n

sans subir de dommage. L'expérience vient d'ailleurs confirmer cette valeur, et le degré de protection qu'offrent les caisses d'emballage bien conçues — celles de la Tate Gallery et de la NGA, par exemple — atteint jusqu'à quelque 40 g_n. Il a été établi que les dommages produits lors d'un choc sont en grande partie attribuables à la déformation du châssis lors de l'impact; le châssis muni d'un dos protecteur gagne en rigidité, ce qui permet au tableau de résister à des chocs pouvant atteindre 200 g_n sans subir de dommage.

Le niveau de contrainte qu'imposent les vibrations pendant le transport est faible par rapport au degré de résistance des matériaux qui entrent dans la composition de la peinture. Toutefois, leurs effets secondaires — le claquement de la toile contre les traverses du châssis, par exemple — peuvent provoquer des craquelures et endommager la couche picturale. Il est néanmoins possible d'atténuer le risque de dommages par vibration en dotant le tableau d'un dos protecteur ou le châssis d'un matériau de doublage.

Les conditions ambiantes durant le transport

Il faut distinguer deux grandes étapes lorsqu'on traite de l'expédition d'un colis, à savoir la phase de la manipulation — qui comprend tant la période pendant laquelle le colis reste, jusqu'à ce qu'on le ramasse, à un point de transfert que le moment où il sera chargé à bord du véhicule du transporteur — et la phase du transport proprement dite — pendant laquelle le colis sera effectivement à bord d'un véhicule de transport.

Il est très important d'assurer constamment une bonne régulation de la température ambiante dans l'aire où se trouve, au point de transfert ou dans le véhicule de transport, la caisse d'emballage. La matière isolante de la caisse permettra certes

d'atténuer l'écart des températures auxquelles sera soumis le tableau mais elle ne réussira pas à éliminer toute fluctuation de température. La régulation de l'humidité ambiante dans l'aire où se trouvent les caisses est par ailleurs moins importante puisqu'il est relativement facile de régler l'humidité à l'intérieur de la caisse elle-même.

Le risque de chocs est maximal aux points de transfert car c'est à ces endroits que l'emballage fait l'objet de manipulations, et qu'il risque donc le plus d'être échappé ou renversé. Par contre, lorsqu'il a été chargé à bord d'un véhicule, et assujéti, il est beaucoup moins exposé à des chocs aussi importants.

Durant la phase du transport, tous les emballages sont exposés à des vibrations, qui seront évidemment plus importantes si l'expédition se fait par camion plutôt que par avion, par train ou par bateau. Si le camion est muni d'une suspension pneumatique — plutôt que classique —, les chocs et les vibrations seront, par contre, moindres, et le bon entretien du véhicule contribuera de beaucoup à les atténuer.

La conception de l'emballage

L'emballage a pour fonction de protéger l'objet expédié de tout dommage pendant chacune des phases du transport. Si l'on assure constamment une bonne régulation des conditions ambiantes durant le transport — en ayant recours à un véhicule de musée climatisé pour transporter une œuvre à l'échelle locale ou aux services d'une entreprise spécialisée pour l'expédier beaucoup plus loin — le degré de protection qu'offrira la caisse d'emballage pourra être moindre.

Tel que mentionné précédemment, la matière isolante d'une caisse d'emballage ne réussira jamais à éliminer toute fluctuation de température. Sans compter que la

taille et le volume de la caisse augmenteront proportionnellement à la quantité de matière isolante employée. Et qu'il faut éviter d'utiliser une telle matière dès que l'emballage risque d'être exposé à des températures extrêmes pendant le transport.

Pour maintenir les conditions ambiantes aussi stables que possible, il faut garder constante la teneur en humidité du tableau, et on y arrivera le plus aisément en se servant d'une matière imperméable à l'humidité (une feuille de polyéthylène, par exemple) pour l'emballer, puis en scellant l'emballage avec du ruban adhésif. Il faudra néanmoins veiller à ce que cette matière imperméable n'entre pas directement en contact avec la surface de l'oeuvre, et prévenir tout frottement. Des études ont démontré l'efficacité de cette méthode pour garder la teneur en

humidité de l'oeuvre constante, et ce, même s'il y a des fluctuations de température. Les risques qu'une condensation se forme, durant le transport, à l'intérieur de tels emballages sont par ailleurs négligeables.

Si une caisse d'emballage, munie d'une matelassure faite de la mousse appropriée, tombe de 75 cm, elle permettra de réduire jusqu'à moins de 40 g_n l'impact subi par le tableau. Il est possible d'établir le rendement des diverses mousses employées comme matelassure en se reportant à leurs courbes d'amortissement dynamique (offertes par les fabricants), ou en utilisant la Règle à calcul circulaire pour la conception de la matelassure ou le logiciel CCI-PADCAD, deux produits mis au point par l'ICC qui sont mentionnés dans le *Bulletin de l'ICC* n° 8 (octobre 1991) et que

l'on pourra se procurer en s'adressant aux Services de diffusion externe.

Publications

Les personnes intéressées à obtenir de plus amples renseignements sur le transport des tableaux pourront consulter deux publications qui ont été produites pour la conférence de Londres, à savoir *Art in Transit. Studies in the Transport of Paintings*, qui renferme une bonne partie des informations tirées de la recherche présentées lors de la conférence, et *Art in Transit. Handbook for the Packing and Transporting of Paintings*, qui est un manuel de référence pratique. Pour obtenir ces ouvrages, il leur suffira de communiquer avec le Publications Mail Order Department de la National Gallery of Art, à Washington [téléphone (301) 355-5900]. •

Symposium 91 : Sauvegarder le xx^e siècle

par David W. Grattan

En septembre, l'Institut canadien de conservation (ICC) a tenu une conférence internationale sur les problèmes de conservation que posent les matériaux modernes, au cours de laquelle on s'est notamment penché sur le sort des sculptures en plastique des années 20, des vêtements des années 60 et des avions de la seconde guerre mondiale. Environ 300 personnes, venues de 14 pays, ont assisté aux diverses séances portant sur les plastiques, sur le caoutchouc, sur les textiles synthétiques, sur les peintures modernes, sur le contreplaqué et sur les métaux modernes. Elles ont en outre eu l'occasion de participer à un débat libre et de visiter des laboratoires de conservation et des musées.

La rencontre avait pour objectif non seulement de favoriser un échange d'informations avec les autres restaurateurs et de stimuler la recherche mais encore de sensibiliser davantage les musées aux sérieux problèmes de conservation que posent les matériaux modernes, et de les mettre au fait des plus récentes techniques en la matière.

Nous sommes sans doute maintenant mieux placés, avec le recul, pour dresser le bilan de la conférence et pour établir si ces objectifs ont effectivement été atteints. Pour nous demander si nous sommes vraiment plus avancés qu'auparavant.



Un panneau d'exposition, qui illustre la dégradation de matériaux modernes entrant dans la fabrication d'objets de la collection du Musée canadien de la guerre, suscite l'intérêt de participants au Symposium 91 de l'ICC.

Eh bien, tout l'indique, même si les progrès accomplis ne sont pas toujours des plus évidents! À entendre les conférenciers et conférencières venus tour à tour décrire des problèmes insolubles dans l'immédiat, bien des délégués auront sans doute d'abord éprouvé le sentiment d'être complètement débordés. Il aura donc peut-être fallu attendre jusqu'à aujourd'hui pour prendre la véritable mesure des problèmes auxquels nous avons à faire face. Et si nous en sommes arrivés à reconnaître la vraie

nature de nos difficultés, c'est sûrement que nous avons progressé.

Une seconde question se pose dès lors, à savoir si d'autres développements concrets se sont produits. Le symposium a été l'occasion de constater qu'il s'est fait beaucoup de choses au cours des dernières années. Les restaurateurs ont ainsi catalogué, observé et décrit des objets de musée qui présentaient des problèmes, accroissant d'autant la masse de données utiles sur le sujet. Si, par exemple, la

détérioration du nitrate de cellulose demeure toujours tout aussi difficile à prévoir, on comprend néanmoins désormais mieux certaines des caractéristiques de ce phénomène, et il sera bientôt plus facile de reconnaître les objets qui, utilisant ce matériau, présentent les plus grands risques de détérioration. Qui plus est, les restaurateurs ont accès à un fonds de renseignements scientifiques qui n'a cessé de s'accroître, de sorte que l'on est, *en général*, beaucoup mieux informé aujourd'hui sur les processus de détérioration et sur la nature des matériaux. Point par ailleurs aussi très important, le milieu de la restauration a élaboré toute une gamme de techniques pratiques qui, si elles n'arrivent pas à arrêter la détérioration des matériaux, réussissent néanmoins à en atténuer les effets. En isolant les plastiques qui auront préalablement été classés suivant leur composition, on évitera ainsi parfois qu'une matière ne soit, sous l'effet d'émissions acides volatiles, contaminée par une autre. Et lorsqu'il n'est pas de traitement de conservation qui permette

véritablement d'éliminer la détérioration des matériaux, la régulation des conditions ambiantes deviendra d'autant plus cruciale. Aussi a-t-on fait état, dans le cours de la conférence, de techniques simples qui ont été mises au point pour absorber les émissions volatiles nocives et pour produire une atmosphère exempte d'oxygène. C'est donc dire que l'on assiste à l'apparition de nouvelles normes régissant les conditions ambiantes.

Le plus important c'est néanmoins peut-être que nous sommes en train d'établir un réseau de gens qui se préoccupent de la conservation des matériaux modernes. Que nous découvrons, ce faisant, de nouvelles sources d'information et des organismes qui sont prêts à venir en aide à la profession. John Loadman, le délégué de la Malaysian Rubber Producers' Research Association, au Royaume-Uni, a ainsi présenté à la conférence un exposé sur l'histoire et la conservation du caoutchouc; l'organisme qu'il représente est une source d'information sur ce matériau qui n'a pratiquement pas son pareil. Et des experts de

la détérioration des polymères, David Wiles, Ph. D., de Victoria (Colombie-Britannique), et le P^r Jacques Lemaire, du Centre national d'évaluation de photoprotection, en France, ont communiqué beaucoup d'information à leurs collègues.

Le symposium aura donc permis de regrouper des gens qui ne s'étaient jamais rencontrés et qui, autrement, ne l'auraient jamais fait. De toute évidence, tous les ingrédients nécessaires à la réussite d'une conférence étaient là : des communications instructives, d'excellentes réceptions et des contributions de participants des plus utiles. La rencontre a donc été des plus enrichissantes, et c'est avec beaucoup d'impatience que l'on attend les actes du symposium, qui sont d'ailleurs en voie de préparation et qui paraîtront au cours des prochains mois.

Il est à espérer que cet élan que le Symposium 91 a donné à la conservation se perpétuera jusque dans les musées, qui y trouveront des mesures productives et pratiques. •

PREMA Zambie

par Bob Barclay

En septembre et en octobre, j'ai donné, au Musée de Livingstone, en Zambie, les six premières semaines d'un cours de trois mois portant sur la gestion et la conservation des collections, offert dans le cadre du programme Prévention pour les musées africains (PREMA) du Centre international d'études pour la conservation et la restauration des biens culturels (ICCROM). Aux termes de ce programme, du personnel des musées de l'Afrique subsaharienne est invité, chaque année, à assister à un cours de onze mois, donné à Rome, ou à l'un des deux cours de trois mois qui sont offerts dans les musées nationaux d'Afrique.

Ces derniers cours comprennent des conférences et des démonstrations portant sur la conservation préventive, sur la caractérisation des matériaux et leur détérioration, sur la lutte contre les insectes, sur la mise en réserve et sur les principaux traitements de conservation. Ils visent à initier les participants à tous les aspects de la conservation, et à les aider à mieux comprendre tant les grands principes de la conservation que la place qu'elle doit occuper dans la gestion d'un musée. L'accent est par ailleurs mis sur le rôle que peuvent

jouer les mesures préventives pour entraîner la détérioration des objets de musée.

Les traitements de conservation qui sont mis en application en Amérique du Nord demeurent un luxe que bien peu de musées des pays en développement peuvent s'offrir. Et il apparaît donc plus opportun, du moins pendant la présente décennie, de commencer par inculquer les rudiments de la conservation au personnel de ces musées, tout en les aidant à jeter les bases d'une approche qui sera résolument axée sur la prévention. Il sera toujours temps, lorsque de telles bases auront été établies, d'aborder avec eux les techniques de restauration plus évoluées.

Dans une large mesure, la conservation préventive est une affaire d'information plutôt que de matériel de pointe. Aussi veille-t-on à ce que les techniques qui sont enseignées aux Africains et aux Africaines soient faciles à mettre en application, même par du personnel inexpérimenté, et à ce qu'elles utilisent des matériaux locaux. Les gens qui participent à ces cours ont ainsi l'occasion non seulement de se familiariser avec des techniques pratiques, mais encore de former et de superviser d'autres

personnes sans qu'il leur soit nécessaire de faire appel à des connaissances diverses et spécialisées.

Les cours de l'an dernier réunissaient 22 participants, venus de plusieurs coins de la Zambie. La plupart étaient de la région de Livingstone (Maramba), soit le siège du Musée national, de la Commission du patrimoine et du Musée des chemins de fer. D'autres venaient de Limulunga, au nord-est, de Ndola, dans la Copper Belt située aux confins du Zaïre, et de Mbala, à l'extrême nord, en bordure de la Tanzanie. Deux Mozambicains étaient également du groupe.

Nombre de participants étaient des restaurateurs, ou avaient une formation ou une expérience dans ce domaine, mais ils se recrutaient, pour la plupart, parmi les conservateurs de musée ou les chercheurs. Le niveau de connaissances techniques variait donc beaucoup d'un étudiant à l'autre, ce qui compliquait d'autant la tâche de présenter la matière. Mais je pouvais, fort heureusement d'ailleurs, compter sur l'expérience que j'avais acquise lors des séminaires et ateliers de l'ICC au Canada. Dans un cas comme dans l'autre, j'ai été à

même de constater combien les compétences et la formation des membres d'un groupe d'étudiants varient, ce qui m'a confirmé dans cette conviction que dans l'enseignement il faut toujours adopter une approche souple.

Pour assurer la conservation et le soin des collections dans un musée de Zambie, il faut faire preuve d'une vigilance de tous les instants. Sous un tel climat en effet, les variations de l'humidité sont extrêmes, les chaleurs torrides de la saison sèche alternant avec des semaines de pluies diluviennes. Toutes les matières organiques en souffrent et, lorsque les taux d'humidité frôlent les 100 %, même les métaux les plus stables risquent d'être attaqués par la corrosion. Les insectes sont par ailleurs particulièrement nuisibles dans ces régions, où, aux dommages causés par les mites et les poux de bois, viennent s'ajouter les ravages des termites. Des collections entières d'objets en bois peuvent ainsi être pulvérisées.

À l'extérieur des musées, la Zambie offre le spectacle de cette Afrique authentique que vantent les affiches. Les animaux sauvages abondent, en particulier dans le parc faunique bordant Livingstone, au sud. Les girafes, les zèbres, les éléphants, les gnous et les antilopes sont légion, tandis que, sur le Zambèze, on voit souvent des crocodiles ou des hippopotames. Les singes par contre sont devenus un véritable fléau, surtout aux endroits où les touristes s'arrêtent pour boire et manger.

À seulement quinze minutes de route de Livingstone coulent les chutes Victoria. Largées de plus de 1,5 km, elles offrent un magnifique coup d'oeil, et les gorges qu'elles dominent, certaines des vues les plus spectaculaires de l'Afrique. Leurs fissures profondes et leurs escarpements abrupts en font un paradis pour les rochassiers. Plusieurs sites, qui témoignent des débuts de l'âge de pierre, sont par ailleurs ouverts au public.



Bob Barclay (au centre), lors d'une pause, photographié en compagnie de participants, au Musée de Livingstone, en Zambie.

Livingstone montre néanmoins aussi, à la fin de la saison sèche, un autre visage, beaucoup moins plaisant, celui-là. L'eau se fait rare, lorsqu'elle ne vient pas à manquer. La terre sèche et s'effrite. Même les superbes chutes Victoria en arrivent à ne plus être qu'un filet d'eau. Inutile de dire qu'on rêve alors de pluie. Outre les affaires courantes, il faut tous les jours faire bouillir l'eau à boire, et s'astreindre à se baigner dans quelque 5 cm d'une eau brunâtre, ce qui tend à miner l'énergie.

Quoi qu'il en soit, la Zambie offrait un cadre intéressant pour l'enseignement, en particulier à ce moment-là de son histoire politique. Les premières élections multipartites devaient en effet avoir lieu à la fin d'octobre, et mettre ainsi fin aux vingt-sept années de pouvoir de Kenneth Kaunda, de l'United National Independence Party (UNIP), faisant de la Zambie le deuxième pays africain à passer d'un système de parti unique à une démocratie électorale. Le candidat dominant de la course électorale était Frederick Chiluba, du Movement for Multi-Party Democracy (MMD).

L'Afrique tout entière était aux écoutes. En Zambie, l'émotion était grande puisque, pour la plupart des gens, c'était s'engager sur la voie de l'inédit. Partout où j'allais, je retrouvais tout autour de moi ces slogans, ces petites affiches, ces tee-shirts et ces autres outils de publicité électorale à l'occidentale. Mais là, dans cette atmosphère de renouveau et de joie, ces symboles familiers faisaient vraiment plaisir à voir. Mon séjour en Zambie, à cette époque précise, m'aura donc permis de jeter un regard neuf sur la politique, et de rafraîchir cette vision canadienne, et un peu blasée, que j'en avais jusqu'alors.

Depuis l'élection, tout continue de bien aller en Zambie. L'accession au pouvoir du MMD de Chiluba s'est faite calmement, sans heurts, offrant ainsi à toute l'Afrique un véritable modèle. Et quant à l'avenir des cours de conservation préventive dans les pays d'Afrique, disons qu'il y en aura d'autres. J'espère seulement que tous ceux et celles qui les suivront ou qui les donneront vivront une expérience tout aussi emballante que celle que j'ai moi-même vécue en Zambie. •

Le vidéo de l'ICC

L'Institut canadien de conservation (ICC) a produit, à l'intention du grand public, un vidéo couleurs de 10 minutes qui traite de son mandat et de ses activités, ainsi que de la conservation en général. Les musées, les bibliothèques, les établissements de formation, les sociétés d'histoire et les autres groupes intéressés pourront l'emprunter, sans frais, sur demande.

La bande est offerte en français et en anglais, en formats NTSC (VHS et BETA), PAL et SECAM. Pour l'obtenir, prière de communiquer avec les :

Services d'information et de diffusion externe
Institut canadien de conservation
Communications Canada
1030, chemin Innes
OTTAWA (Ontario) K1A 0C8
CANADA
Téléphone : (613) 998-3721
Télécopieur : (613) 998-4721

Une année en Colombie-Britannique

par Thomas G. Stone

J'ai terminé, à la fin d'août, un stage d'une année de perfectionnement au Musée d'anthropologie de l'Université de la Colombie-Britannique.

J'avais deux grands objectifs au moment d'entreprendre ce stage. En premier lieu, je voulais faire l'expérience directe, dans un musée, de la conservation. En second lieu, je tenais à me familiariser avec un secteur où cet établissement avait déjà acquis une solide expérience au fil des ans, soit l'accès aux objets provenant des autochtones et le rapatriement de tels objets.

Après avoir exercé des fonctions administratives depuis quelque six ans, c'était avec la plus grande joie que je recommençais à travailler directement avec les objets de musée, que je remettais la main à la pâte. Sans compter qu'il me serait donné de me servir de ces matériaux et techniques de pointe que je ne connaissais encore que par mes lectures.

La conservation préventive occupe une place importante au Musée d'anthropologie, et j'ai ainsi été appelé à participer à l'élaboration de certaines techniques permettant de protéger contre les séismes les objets mis en réserve. Le projet visait en fait à adapter diverses méthodes et techniques qui, déjà décrites dans les ouvrages spécialisés, avaient donné de bons résultats en 1989 lors du tremblement de terre de

Loma Prieta, dans la région de la baie de San Francisco, et à faire ainsi en sorte qu'elles puissent servir à stabiliser toute une gamme d'objets présentés dans les réserves visibles du musée.

Le Musée d'anthropologie, qui fait partie intégrante de l'Université de la Colombie-Britannique, collabore en outre au programme d'enseignement de l'établissement, ce qui multipliait d'autant mes chances d'enseigner. C'est ainsi que j'ai pu donner le cours d'Anthropologie 452, « La conservation des matières inorganiques », en collaboration avec la restauratrice du musée, Miriam Clavir, et participer à nombre de conférences spécialisées et de présentations destinées au grand public, à des groupes de jeunes autochtones ou à divers groupes d'intérêt, et je dois avouer qu'il s'agit là de l'une des plus belles expériences de mon stage.

J'ai de plus eu la chance de participer, toujours avec Miriam, à la rédaction du mémoire que l'Institut international pour la conservation — Groupe canadien a soumis au Groupe de travail sur les musées et les premières nations, lequel réunissait des délégués de l'Assemblée des premières nations et de l'Association des musées canadiens. Ce document traite, sous l'angle de la conservation, de l'incidence des mesures visant à donner aux autochtones un meilleur accès aux collections d'objets

de leur patrimoine, de même que du rapatriement de ces objets.

L'aspect le plus emballant de toute cette année de stage demeure néanmoins le fait que j'aie pu travailler directement avec des restaurateurs, des concepteurs, des gestionnaires de collections et des groupes autochtones. Je dois dire que ces activités nouvelles — auxquelles pourtant les restaurateurs à l'emploi d'un musée ont l'habitude de s'adonner — ont été pour moi l'occasion d'une expérience des plus passionnantes et stimulantes. Qu'elles m'aient permis de constater combien une équipe aussi intégrée contribue au dynamisme et à l'unité de l'approche qui est mise en oeuvre en conservation, et d'en tirer pleinement parti.

Le Musée d'anthropologie accueille par ailleurs souvent, dans le cadre de son programme d'interprétation, des troupes de danse et de théâtre autochtones ou autres. Et le simple fait d'assister à ces spectacles et de pouvoir parler avec ces gens de la scène, tous aussi créateurs et talentueux les uns que les autres, a ajouté un charme inattendu à l'expérience, une toute nouvelle dimension.

Que dire encore, sinon que cette année de stage a, sur le plan professionnel, dépassé toute attente? Bref, que j'ai été comblé! •

L'enseignement de la conservation aux non-restaurateurs : les activités récentes

par le Comité de formation de l'IIC-GC

Principale association professionnelle représentant les restaurateurs du Canada, l'Institut international pour la conservation – Groupe canadien (IIC-GC) met en oeuvre un programme de publication et tient chaque année un congrès et une assemblée générale, qu'il fait précéder d'un atelier de formation.

L'atelier de formation de mai 1989 avait pour thème l'enseignement de la conservation aux non-restaurateurs. Des restaurateurs de diverses spécialités y ont assisté, qui ont donné, devant des publics très variés, des cours portant sur les multiples facettes de la conservation. La rencontre a été l'occasion de débats animés sur les méthodes pédagogiques, sur les moyens

d'enseignement et, en particulier, sur les programmes de cours. Ce choc des idées a permis de dégager un certain nombre de sujets de préoccupation communs en matière d'enseignement, à savoir l'absence de consensus quant au choix des cours de base et des sujets à aborder, la difficulté de communiquer avec les organismes qui mettent sur pied les cours, les attentes irréalistes des étudiants, de même que le manque de connaissances en pédagogie des professionnels de la conservation.

À l'assemblée générale qui a suivi, l'IIC-GC a créé un comité permanent pour examiner les questions de formation. En guise de première tâche, on a demandé à ce comité de se concentrer sur la formation des

non-restaurateurs et, plus particulièrement, de définir, en consultation, des lignes directrices qui serviraient à l'élaboration de programmes d'enseignement de la conservation pour les non-restaurateurs au Canada. Ce mandat était assorti de divers objectifs, à savoir d'étudier les activités et les besoins du milieu canadien de la conservation en ce qui concerne la formation des non-restaurateurs, de définir les sujets à aborder, en recommandant, pour chacun, un contenu et un plan de cours, et, enfin, de discuter des plans de cours proposés avec les organismes qui mettent sur pied les cours (associations de musées ou établissements d'enseignement, par exemple).

Au cours de l'année 1990, le Comité de formation a envoyé un questionnaire à tous les membres canadiens de l'IIC-GC, afin de recueillir des renseignements sur leurs expériences de formation et de connaître leur point de vue sur les sujets qui devraient être enseignés aux non-restaurateurs. Les questions touchaient des points précis. La formation des non-restaurateurs devrait-elle se limiter à l'entretien préventif des collections? Devrait-elle plutôt englober les traitements de conservation? Et, si oui, quels genres de traitements devraient faire l'objet de cours? Comment établir une distinction entre les mesures préventives et les traitements de conservation quand il s'agit, par exemple, de « poser des charnières sur des oeuvres sur papier » ou d'« enlever la poussière sur un panier tressé »?

Le questionnaire abordait aussi d'autres points, dont la durée des cours, les conditions préalables à l'admission des candidats ou candidates, les méthodes d'évaluation, l'aide accordée par le groupe organisateur et les mécanismes de suivi. Les données statistiques provenant de ces questionnaires ont été regroupées, et l'analyse des réponses textuelles se poursuit. On s'attend que le rapport définitif, faisant état de l'ensemble des résultats, paraîtra au début de 1992.

Le comité a initialement fait parvenir le questionnaire à 302 membres de l'IIC-GC, et le taux de réponse a été de 44 %. Des 135 personnes qui ont répondu, 71, soit un peu plus de la moitié, avaient enseigné à des non-restaurateurs pendant la période de deux ans précédant le sondage. Elles avaient donné, dans l'ensemble, 211 cours, le plus souvent d'une demi-journée, ou de deux ou trois jours. Lorsque deux restaurateurs ou plus ne se partageaient pas la charge d'enseignement — soit dans la moitié des cas —, une seule personne l'assumait.

Le plus souvent, le contenu du cours était établi soit entièrement par le chargé de cours, soit par celui-ci en consultation avec les organisateurs. Peu de cours (31 %) étaient assortis de conditions préalables d'admission, et il en allait de même, suivant pratiquement la même proportion, pour les cours ouvrant droit à des crédits dans le cadre de programmes universitaires ou de perfectionnement professionnel. Les cours contingentés accueillaient en moyenne un maximum de 11 étudiants mais, dans l'ensemble, on comptait 27 étudiants en moyenne par cours.

Les cours étaient le plus souvent organisés par l'organisme dont relevait le répondant ou la répondante, par d'autres établissements qui avaient fait appel à des spécialistes de l'extérieur, par des universités et par des organismes provinciaux de protection du patrimoine. Les gens qui s'y inscrivaient — en majorité des conservateurs de musée et des gestionnaires de collections — venaient en majorité d'établissements à vocation artistique ou patrimoniale. Dans les autres cas, il s'agissait d'étudiants d'université ou de bénévoles.

Les chargés de cours adoptaient surtout la formule de l'exposé avec diapositives. Ils avaient en outre aussi recours à des ateliers pratiques, à des démonstrations et à des discussions de groupe. Les participants étaient rarement soumis à des tests d'exécution, et 62 % de ces cours ne prévoyaient pas d'évaluation. Dans les autres cas, l'évaluation de l'élève se fondait le plus souvent sur un examen final, sur un travail exécuté à la maison et sur un test administré en classe. De même, la plupart des cours (71 %) ne comportaient pas de système de notation officiel, et la plupart des personnes chargées de les donner se disaient prêtes à fournir à leurs étudiants, en personne, par téléphone ou par lettre, le suivi et les conseils dont ils auraient besoin.

Dans l'ensemble, les répondants et les répondantes étaient — en dépit des problèmes qu'ils avaient signalés au cours de l'atelier de mai 1989 — satisfaits de leurs cours. Leurs préoccupations, quand ils en avaient, portaient principalement sur la durée des cours, insuffisante pour bien voir toute la matière, ou sur le fait qu'ils n'avaient pas accès aux renseignements sur les antécédents des étudiants, qu'il n'y avait pas de suivi continu et de contacts ultérieurs avec les étudiants et que leurs groupes étaient généralement trop gros.

Une partie du questionnaire portait par ailleurs sur le contenu des cours. Au nombre des principaux sujets qu'avaient abordés les restaurateurs, les « facteurs de détérioration » et le « soin des collections » venaient en tête de liste avec un taux de 88 %, suivis du « constat d'état » des objets, avec 73 %. Pour ce qui est des « facteurs de détérioration », les cours avaient plus particulièrement porté sur les « conditions ambiantes » (83 %), sur les « méthodes de mise en réserve » (73 %), sur la « manipulation » (71 %) et sur les « matériaux stables à utiliser avec les oeuvres » (69 %).

Seulement 29 % des cours visaient à apprendre aux étudiants les traitements de conservation.

Ce sondage a en outre permis d'établir la définition que les restaurateurs donnent de la « conservation préventive », par opposition à la « conservation impliquant un traitement », et de connaître leurs attitudes à l'égard de l'enseignement des traitements de conservation. On a ainsi demandé aux personnes qui répondaient au questionnaire, qu'elles aient ou non une expérience récente de formation, de dire si, selon elles, un certain nombre de mesures relevaient soit de la catégorie de la « conservation préventive » soit de celle de la « conservation impliquant un traitement », et d'indiquer les cas où elles n'arrivaient pas à trancher. Fait décevant, quoique prévisible, il ne se dégage pas, sauf dans quelques rares cas, de consensus net quant à l'appartenance de ces mesures, prises individuellement, à l'une ou l'autre catégorie.

En outre, dans la même section du questionnaire, on leur demandait de se prononcer sur la pertinence d'enseigner un certain nombre d'activités aux non-restaurateurs. Seuls l'époussetage de divers objets et l'encapsulation des documents en papier ont été retenus, ce qui témoigne de la réticence que l'on a à laisser les non-restaurateurs exécuter sans supervision même les tâches les plus simples. Détail intéressant, les personnes qui avaient déjà enseigné faisaient généralement plus confiance aux non-restaurateurs.

Ce questionnaire est le premier sondage officiel qui ait été effectué pour connaître l'attitude des restaurateurs à l'égard de l'enseignement de la conservation aux non-restaurateurs. Le comité se doit de connaître les matières que veulent voir au programme, chacun de leur côté, les spécialistes et les étudiants. Or les opinions des uns et des autres, tant sur les matières que sur les méthodes d'enseignement, diffèrent souvent beaucoup. Il faut néanmoins reconnaître que la clientèle étudiante adulte a le droit de préciser ce qu'elle attend de l'enseignement pour évoluer sur le plan professionnel.

Dans le cadre de sa planification des programmes de cours, le Comité de formation de l'IIC-GC fera appel à l'aide d'organismes qui parrainent les activités de formation — des associations de musées, par exemple — pour mieux cerner les besoins. Au cours des prochains mois, il demandera

ainsi aux coordonnateurs et coordonnatrices de la formation, dans les diverses régions du pays, de l'informer des suggestions qui leur auront été faites lors de sondages menés auprès des membres ou lors d'évaluations de cours. On recueillera de plus, dans le cadre d'un sondage, leurs opinions sur la situation actuelle de la formation en conservation et sur les moyens qui peuvent être mis en oeuvre pour mieux répondre à leurs besoins.

Les non-restaurateurs qui suivront un cours de formation en conservation durant les prochains mois seront également

interrogés, ce qui permettra de mieux connaître non seulement leur point de vue sur le cours mais encore leurs besoins. On demandera aux chargés de cours intéressés qui ont répondu au questionnaire de 1990 de mener un sondage auprès de leurs étudiants au terme du cours. Cette mesure devrait permettre au comité d'obtenir un juste aperçu de l'opinion de la clientèle étudiante.

Les personnes qui s'intéressent à la formation des non-restaurateurs en conservation sont invitées à faire connaître leurs observations et questions au Comité de

formation de l'IIC-GC. Pour ce faire, n'auront qu'à communiquer avec :

M^{me} Sandra Lougheed, présidente
Comité de formation
Institut international pour la
conservation — Groupe canadien
281, avenue Boston
TORONTO (Ontario)
M4M 2V4
Téléphone : (416) 466-6133 •

ICOM 1992 au Canada : venez célébrer avec nous!

Les membres du Conseil international des musées (ICOM) sont instamment invités à se rendre à Québec, en septembre 1992, pour réfléchir sur les grands défis auxquels font face les musées à l'aube du XXI^e siècle, et pour échanger sur le sujet.

Les participants partiront du thème « Musées : y a-t-il des limites? » pour explorer le rôle des musées dans la société contemporaine, voire le redéfinir. Et

l'occasion sera dès lors fort belle pour les restaurateurs d'examiner avec leurs collègues les fonctions nouvelles que serait appelée à jouer, compte tenu de l'évolution des musées, leur spécialité.

Des visites « dans les coulisses » de musées et de laboratoires de conservation de Québec, de Montréal et d'Ottawa seront en outre organisées, auxquelles viendront s'ajouter nombre de manifestations

spéciales et, après la conférence, diverses visites guidées tant au Canada qu'aux États-Unis.

Tous ensemble à ICOM 1992, nous partirons des traditions de notre passé, de notre patrimoine, pour mieux explorer les perspectives de notre avenir, les nouvelles façons de faire dans les musées. •

Félicitations aux employés de l'ICC!

Les membres du personnel de l'Institut canadien de conservation (ICC) suivants, qui figuraient sur la liste soumise au Comité de sélection de Communications Canada, ont obtenu une attestation du mérite des employés.

Marie-Claude Corbeil, Ian N. M. Wainwright, Jeremy Powell et Jane Sirois ont reçu une telle attestation pour la qualité exceptionnelle de leur examen scientifique du tableau *Les léopards*.

Carl Schlichting, Janet Mason et Stan Frydryn ont reçu cette attestation pour leur excellent travail d'équipe dans la restauration du poêle carrelé du XVI^e siècle, présentement au Musée d'anthropologie de l'Université de la Colombie-Britannique, à Vancouver.

Nous rendons hommage à leurs compétences et à leurs efforts exceptionnels, et nous les remercions de leurs apports au sein de l'ICC, qui contribuent au rayonnement de l'établissement dans son ensemble. •



Le sous-ministre de Communications Canada Alain Gourd (au centre), en compagnie des membres du personnel de l'ICC qui ont reçu une attestation du mérite des employés, soit Ian N. M. Wainwright, Jeremy Powell, Jane Sirois et Marie-Claude Corbeil (à sa gauche) et Janet Mason, Stan Frydryn et Carl Schlichting (à sa droite).

Les stages et les bourses

Soucieux de répondre aux divers besoins de formation des restaurateurs et des restauratrices du Canada et de l'étranger, l'Institut canadien de conservation (ICC) offre des programmes de stages et de bourses.

Les stages relèvent de quatre catégories distinctes, définies suivant le genre de besoin : les stages pour étudiants, les stages de spécialisation technique, les stages de perfectionnement professionnel et les stages de recherche en conservation.

Les participants et les participantes au Programme de bourses sont, pour leur part, appelés à travailler dans des laboratoires de l'ICC et à contribuer aux services (ateliers, examens de collections, etc.) que l'ICC offre aux musées et aux établissements ou associations apparentés partout au Canada.

Les personnes suivantes ont participé récemment à l'un ou l'autre de ces deux programmes de l'ICC, ou elles y participent encore.

Stages

Judith Southward, de l'université Queen's, Kingston (Ontario); du 10 juin au 6 septembre 1991, à la Section de l'ethnologie.

Joanna Arszynska, de l'université Nicolas-Copernic, Toruń (Pologne); du 5 septembre au 15 octobre 1991, à la Section des beaux-arts.

Todd Vassallo, Musée de l'homme et de la nature du Manitoba, Winnipeg (Manitoba); du 3 septembre au 29 novembre 1991, à la Section de l'ethnologie.

Sylvie Labroche, Université de Paris-I (Panthéon-Sorbonne), Paris; du 3 septembre 1991 au 28 février 1992, à la Section de l'archéologie.

Gaelen Gordon, collègue Sir Sanford Fleming, Peterborough (Ontario); du 3 septembre 1991 au 30 avril 1992, à la Section des textiles.

Beverley Lambert, collègue Sir Sanford Fleming, Peterborough (Ontario); du 3 septembre 1991 au 30 avril 1992, à la Section de l'ethnologie.

Michael Hayes, collègue Sir Sanford Fleming, Peterborough (Ontario); du 23 septembre 1991 au 22 mai 1992, à la Section du mobilier et des objets en bois.

Henriette Schokking, restauratrice indépendante, Rome; du 1^{er} octobre 1991 au 20 mars 1992, à la Section de l'ethnologie.

Beate Kneppel, Fachhochschule Köln, Cologne; du 2 mars au 31 août 1992, à la Section des textiles.

Michael Beddoes, Université de Victoria (Colombie-Britannique); du 1^{er} avril au 31 juillet 1992, à la Section de l'ethnologie.

Bourses

La liste des boursiers et des boursières sera présentée dans le prochain numéro du *Bulletin de l'ICC*. •

Les allées et venues

Judy Logan, la chef de la Section de l'archéologie et des textiles, est allée suivre un cours de français.

Colette Naud, une restauratrice à la Section des beaux-arts, a obtenu un congé autorisé d'un an pour travailler au Centre de conservation du Québec, à Québec.

Mary Peever a quitté son poste de restauratrice à la Section de l'ethnologie pour accepter celui de restauratrice au Musée national des îles Caïmans, dont les

collections — des épaves sous-marines jusqu'aux objets d'art et d'histoire naturelle — témoignent de l'histoire de ces îles. Elle sera chargée de mettre sur pied des installations de restauration et elle s'occupera du recrutement et de la formation de techniciens en restauration.

Martha Perry, l'adjointe administrative des Services de conservation, a obtenu un congé autorisé d'un an pour poursuivre des études en rédaction et en littérature.

Brynne Ringer a quitté son poste d'archiviste des objets archéologiques pour accepter celui d'archiviste adjointe de la Collection archéologique à l'administration centrale du Service canadien des parcs.

Thomas G. Stone, le chef de la Section de l'ethnologie et du mobilier, est revenu à la fin d'août, au terme d'un congé sabbatique d'un an pendant lequel il a étudié au Musée d'anthropologie de l'Université de la Colombie-Britannique. •

Les services de l'ICC : les séminaires, les conférences, les ateliers et les visites

Soucieux de répondre aux besoins particuliers des gens qui travaillent dans les musées, l'Institut canadien de conservation (ICC) offre, en collaboration avec les associations de musées provinciales, des séminaires, des conférences et des ateliers sur la conservation et sur le soin des collections de musée. Le personnel de l'ICC assiste en outre à certaines réunions d'associations ou de groupes professionnels, devant lesquels il présente parfois des communications.

Juin 1991

Leslie Carlyle et Alan Bird ont examiné un grand tableau d'Alfred Pellan exposé à l'aéroport de Mirabel et ils ont fait rapport sur son état à Transports Canada et soumis des recommandations sur les travaux de restauration à effectuer.

Judy Logan et Maureen Williams ont examiné une collection d'objets archéologiques mis en réserve dans des quartiers d'officiers à Fredericton (Nouveau-Brunswick).

Mary Peever a présenté une communication sur les objets sacrés et secrets, envisagés du point de vue tant culturel que professionnel, à la séance générale de la conférence de l'American Institute of Conservation, à Albuquerque (Nouveau-Mexique). Elle a fait état des similitudes et des différences marquées qui existent dans le traitement qu'accordent les restaurateurs ethnographiques aux objets culturels, abordant ce thème en compagnie de ses collègues Tom Mosbey, originaire de la région du détroit de Torres, en Australie,

et de John Moses, des Six-Nations. Deborah Stewart a également assisté à la séance générale de la conférence, de même qu'à la séance préliminaire qui portait sur la planification des mesures à prendre en cas de désastre.

Carl Schlichting a fait deux présentations devant l'Association for Living Historical Farms and Agricultural Museums, en Alberta. L'une de ces présentations, au Village culturel ukrainien d'Edmonton, portait sur les décalques et l'autre, au musée Reynolds de Wetaskiwin, sur l'échantillonnage des peintures.

Deborah Stewart a suivi un cours de quatre jours, portant sur l'atténuation des incidences d'un désastre, au Campbell Center for Historic Preservation Studies de Mount Carroll (Illinois).

Claire Titus et David Hanington ont examiné des documents d'archives appartenant au Diocèse de Huron, à London (Ontario), et ils ont fait des recommandations quant à leur conservation.

David Tremain a présenté « La prévention des sinistres : savoir quoi faire en cas d'urgence » au 20^e congrès de l'Association des archivistes du Québec Inc., à Bécancour (Québec).

Ian N. M. Wainwright a assisté au III Simposio Internacional de Arte Rupestre, organisé par la Sociedad de Investigación del Arte Rupestre de Bolivia, à Santa Cruz, en Bolivie. Il y a présenté un exposé sur la conservation et l'enregistrement des peintures rupestres et des pétroglyphes au Canada.

Séminaire

♦ La conservation des matériaux archéologiques inorganiques

Judy Logan et Maureen Williams, devant l'Association Musées Nouveau-Brunswick Inc., à Fredericton (Nouveau-Brunswick).

Juillet 1991

Valerie Dorge a passé le mois à travailler, à titre de restauratrice de mobilier, pour le projet de restauration des meubles de Gordion, à Ankara, en Turquie.

Tara Grant a passé près d'un mois (du 26 juillet au 22 août) à travailler, à titre de restauratrice sur place, sur le lieu des fouilles de Somerset Island (Territoires du Nord-Ouest).

David W. Grattan a donné une conférence sur l'utilisation du parylène, au Musée national d'Écosse, à Édimbourg, dans le

cadre de la série de colloques organisée par la Scottish Society for Conservation and Restoration.

Carl Schlichting a animé un atelier sur l'entretien des machines au Norman Wells Historical Center, dans les Territoires du Nord-Ouest, et au Musée des mines de Keno, au Yukon.

Août 1991

Malcolm Bilz a participé à l'essai de méthodes de traitement des échantillons de bois provenant du site archéologique polonais de Biskupin (vers 700 à 400 avant J.-C.). Les essais terminés, les échantillons ont été retournés, avec un rapport, au Musée archéologique d'État de Varsovie.

Leslie Carlyle et Alan Bird ont visité la Société d'histoire d'Aylmer pour examiner plusieurs portraits peints et pour fournir des avis sur leur restauration et sur les soins à leur donner à l'avenir.

Marie-Noël Challan-Belval a fait une présentation sur les traitements de conservation appliqués au *Saint-Pierre-aux-Liens*, un tableau de l'artiste Joseph Légaré, au Musée acadien de Caraquet (Nouveau-Brunswick).

Gordon Fairbairn et Laura Nagora ont fait une présentation sur une horloge sur console de marqueteries Boule, au Musée royal de l'Ontario, à Toronto.

Judy Logan et Charlotte Newton ont examiné une collection archéologique récemment mise au jour lors de fouilles à Point Leopold (Territoires du Nord-Ouest), pendant une visite de consultation à l'université McGill, à Montréal.

Mary Peever a fourni des conseils sur les travaux de ménage et d'entretien à exécuter dans certains bâtiments historiques d'Hamilton (Ontario). Elle a aussi visité le Musée des beaux-arts de l'université York, pour évaluer la gravité de l'écaillage des pigments dans des oeuvres de la collection ethnographique.

Carl Schlichting et Lyndsie Selwyn ont animé un atelier sur l'entretien des machines, au musée Kilby General Store, en Colombie-Britannique.

Septembre 1991

Bob Barclay a donné les six premières semaines d'un cours de trois mois portant sur la gestion et la conservation des collections, au Musée de Livingstone, en Zambie, dans le cadre du programme Prévention pour les musées africains (PREMA) du

Centre international d'études pour la conservation et la restauration des biens culturels (ICCROM).

Helen Burgess a examiné les effets de matières alcalines sur les fibres de cellulose, en s'intéressant plus particulièrement, dans une première partie, au papier chiffon et au papier de pâte mécanique, devant la Scottish Society for Conservation and Restoration, à Glasgow. Elle a en outre fait une évaluation des produits du papier qui peuvent être utilisés pour la mise en réserve de documents photographiques et traité de la conservation des livres et papiers ayant reçu une couche de parylène, devant l'Association pour la recherche scientifique sur les arts graphiques, à Paris.

Leslie Carlyle a présenté une communication sur les changements qu'anticipait l'artiste du XIX^e siècle quant à son matériel, devant une assemblée mixte de membres de l'Irish Professional Conservators and Restorers Association et des Irish Art Historians, à Dublin, en Irlande.

L'ICC a organisé, avec le Conservation Analytical Laboratory de la Smithsonian Institution, la National Gallery of Art de Washington et la Tate Gallery de Londres, la Conférence internationale sur l'emballage et le transport des tableaux, qui s'est tenue à Londres du 9 au 11 septembre 1991. Réjean Baribeau, de la Division de la recherche analytique, a présenté une communication qui traitait des apports de la caméra télémétrique couleurs dans la documentation des oeuvres d'art avant et après leur transport. Les membres du personnel de la Division de la recherche sur le milieu et les agents de détérioration ont été nombreux à faire des présentations. Charles Costain a ainsi parlé des problèmes d'emballage et d'expédition, et de la pertinence d'effectuer des études scientifiques sur le sujet, et Paul Marcon, des vibrations et des chocs — de la théorie jusqu'au genre de dommages —, des vibrations et des chocs qui se produisent durant le transport et de l'emploi d'une règle à calcul pour la conception de la matelassure afin de trouver la mousse qui conviendra le mieux. Stefan Michalski a, enfin, traité, dans une première communication, de la réaction mécanique d'échantillons de vieille peinture en fonction de l'humidité et de la température et, dans une seconde, de la réaction des tableaux suivant l'humidité relative, la température et les chocs et vibrations. Après la conférence générale, Charles Costain et Paul Marcon ont

participé, à titre de conférenciers, à l'atelier de deux jours qu'a tenu la Tate Gallery.

Une quarantaine de communications, portant sur la dégradation et la conservation des matériaux modernes, ont été présentées au Symposium 91 de l'ICC, qui a eu lieu à Ottawa. David W. Grattan a présenté « Le rythme de dégradation de certains polymères d'importance historique et les diverses mesures de conservation qui permettraient de réduire au minimum la dégradation oxydative », tandis que la communication de R. Scott Williams avait pour titre « La composition des objets en plastique et leur longévité ».

Carolyn Leckie a visité le Musée du Nouveau-Brunswick et le Musée de la Nouvelle-Écosse pour y mesurer le niveau de sensibilisation aux pratiques de la conservation préventive et évaluer les traitements de conservation qui devront être appliqués aux collections d'objets des sciences naturelles. Elle a par la suite effectué des visites semblables au Musée provincial de l'Alberta et au Musée des collections particulières de l'Université de l'Alberta, en octobre, et au Musée royal de l'Ontario et au Musée de l'homme et de la nature du Manitoba, en décembre.

Lyndsie Selwyn a suivi un cours, parrainé par le National Parks Service des États-Unis, portant sur la conservation des monuments exposés à l'extérieur. Donné à deux endroits, soit à Washington et à Gettysburg (Pennsylvanie), ce cours a notamment traité de la conservation des métaux et de la pierre.

Jane Sirois a visité la Collection McMichael d'art canadien à Kleinburg (Ontario), afin d'obtenir aux fins d'analyse, dans le cadre d'un projet portant sur le matériel utilisé par les artistes canadiens, des échantillons provenant de peintures de David Milne.

David Tremain a participé, à Montréal, à une table ronde sur les problèmes entourant la restauration de l'*Album Viger*, un volume relié d'oeuvres sur papier.

Séminaire

◇ « Matériaux plastiques et polymères »

Jean Tétreault, devant l'Association Musées Nouveau-Brunswick Inc., à Moncton (Nouveau-Brunswick).

Octobre 1991

Debra Daly Hartin et Claire Titus ont rendu visite au personnel du programme L'Art dans les lieux publics de la Ville d'Ottawa

pour le conseiller en diverses matières — depuis la préparation de rapports sur l'état des oeuvres d'art jusqu'aux façons de les manipuler et d'en prendre soin, et en passant par les pratiques de la conservation préventive.

David Hanington a visité les bureaux d'Élections Canada, à Ottawa, pour fournir des avis sur la restauration de deux livres de cartes électorales (vers 1895-1926).

David Hanington et Claire Titus ont examiné les collections des Maritime Conference Archives de l'Église Unie du Canada, à Halifax (Nouvelle-Écosse), et ils ont fait des recommandations quant à leur conservation.

Helen McKay a présenté une causerie sur le matériel d'artistes, devant le groupe d'artistes Outaouais Creators, à Aylmer (Québec).

Peter Newlands a présenté une communication portant sur les outils et techniques employées par les restaurateurs, devant des étudiants de maîtrise en restauration des oeuvres d'art de l'université Queen's, à Kingston (Ontario).

Carl Schlichting et le stagiaire en restauration de collections industrielles Todd Vassallo ont consacré trois jours à la restauration, sur place, d'un aéronef Fokker DVII de la première guerre mondiale au Musée historique du comté de Brome, à Knowlton (Québec).

Carl Schlichting a animé un atelier sur l'entretien des machines au musée Pembina Thresherman's, à Winkler (Manitoba). Il a en outre présenté une communication portant sur le montage, dans un musée, d'un poêle carrelé, au symposium Turning Point du Musée d'anthropologie de l'Université de la Colombie-Britannique, à Vancouver.

Jane Sirois a suivi un cours sur la microscopie en lumière polarisée appliquée, au McCrone Research Institute, à Chicago.

Deborah Stewart a visité le château Dundurn, à Hamilton (Ontario), pour fournir, au service des musées de la Ville d'Hamilton, des avis sur la planification des mesures à prendre en cas de désastre.

John Taylor et Réjean Baribeau ont assisté à la Conférence internationale sur les hypermedia et l'interactivité dans les musées, à Pittsburgh (Pennsylvanie), où ils ont présenté une communication portant sur un dispositif permettant la saisie des coordonnées de surface et des couleurs

associées dans les applications hypermedia (qui tirent parti des ressources de l'informatique pour intégrer plusieurs media).

John Taylor, Ian N. M. Wainwright, Jeremy Powell et Thomas G. Stone ont visité le parc provincial Bon-Écho, près de Cloyne (Ontario), pour procéder à des essais en vue d'effacer les graffiti de fraîche date exécutés près du site d'art rupestre du lac Mazinaw.

La Section des oeuvres sur papier a organisé, à l'intention des restaurateurs canadiens spécialisés dans le domaine, un atelier portant sur l'utilisation de la table aspirante; les moniteurs étaient Marilyn Kemp-Weidner, de Philadelphie, et Stefan Michalski, de l'ICC.

Séminaires

◇ Le soin des livres et des documents d'archives

Claire Titus et David Hanington, devant la Fédération du patrimoine de la Nouvelle-Écosse, à Truro (Nouvelle-Écosse).

◇ « Matériaux plastiques et polymères »

Jean Tétreault, devant la Yukon Historical and Museums Association, à Whitehorse (Yukon).

Novembre 1991

Bob Barclay a visité le musée Sharon Temple, à Sharon (Ontario), pour examiner l'orgue mécanique à cylindres Richard Coates et pour fournir des avis sur sa restauration. Il s'est de plus rendu au musée David M. Stewart, à Montréal, pour restaurer un globe céleste du XVII^e siècle, oeuvre du cartographe hollandais Willem Janszoon Blaeu.

Leslie Carlyle a présenté, en s'inspirant des recherches qu'elle a effectuées pour sa thèse de doctorat, une communication portant sur divers aspects des changements survenus, durant tout le XIX^e siècle, dans le rapport entre l'artiste et le matériel qu'il utilisait dans ses peintures à l'huile, devant l'assemblée annuelle de l'Association d'art des universités du Canada, à l'université Queen's, à Kingston (Ontario). Elle a en outre présenté une communication sur les recherches menées en vue de sa thèse de doctorat, qui porte sur le matériel d'artistes au XIX^e siècle, et fourni une démonstration de la base de données élaborée à ces fins, devant des étudiants de maîtrise en restauration des oeuvres d'art de l'université Queen's.

Marie-Claude Corbeil a participé, au Vieux Monastère, à Québec, à la première réunion du Comité d'orientation mis sur pied dans le cadre du projet de conservation de la chapelle des Ursulines de Québec.

Valerie Dorge a animé un atelier sur la restauration du mobilier, devant des étudiants de deuxième année de maîtrise en restauration des oeuvres d'art (objets fabriqués) de l'université Queen's, à Kingston (Ontario).

David Hanington a visité les bureaux de la Commission géologique du Canada, à Ottawa, pour fournir des avis sur la restauration et l'exposition de plusieurs livres rares.

Deborah Robichaud a assisté à une conférence qui traitait des acquis et des besoins futurs, à l'échelle internationale, de l'enseignement de la conservation et de la formation connexe, à Ferrare, en Italie. Elle y a présenté une communication portant sur les défis que pose la mise sur pied au Canada, dans les deux langues officielles du pays, de cours de formation en muséologie et en conservation.

Deborah Stewart a accompagné les stagiaires en ethnologie Beverly Lambert et Henriette Schokking lors d'une visite effectuée, dans le cadre d'un exercice de formation, au Musée de canton de Cumberland, à Cumberland (Ontario).

Thomas G. Stone a partagé la charge d'enseignement d'un cours de trois jours portant sur les objets fabriqués, devant l'Association des musées de l'Ontario, à Markham (Ontario).

Séminaires

◇ Le montage d'objets fabriqués

Carole Dignard et Bob Barclay, au Musée de la civilisation du Québec, à Québec.

◇ Un atelier d'une journée pour passer en revue les communications présentées au Symposium 91 de l'ICC et pour en discuter

David W. Grattan, devant l'Association des musées de la Colombie-Britannique, à Victoria (Colombie-Britannique).

◇ La permanence des matériaux et techniques de l'artiste

Helen McKay, Wanda McWilliams et Alan Bird, devant des restaurateurs, des artistes et des conservateurs, à Saskatoon.

◇ La conservation préventive

Paul Marcon et Jean Tétreault, devant l'Association des musées de l'Alberta, Edmonton.

Décembre 1991

Lyndsie Selwyn a donné une conférence sur la conservation des statues de bronze exposées à l'extérieur, devant le Groupe régional d'Ottawa de l'Institut international pour la conservation — Groupe canadien (IIC-GC), à Ottawa.

Aux termes d'un projet mis sur pied en collaboration avec le programme de maîtrise en restauration des oeuvres d'art de l'université Queen's, à Kingston (Ontario), des échantillons de cuir tannés suivant diverses techniques, reçus de la stagiaire en ethnologie Judith Southward, ont été exposés à la lumière dans le Laboratoire de recherche sur les méthodes de conservation, dans le cadre d'une expérience portant sur le vieillissement prématuré du cuir.

Thomas J. K. Strang a donné une conférence sur les méthodes de lutte contre les insectes nuisibles, devant le Groupe de conservation de la région de la baie de San Francisco et le personnel du Musée d'Oakland, à Oakland (Californie). Il a en outre effectué une inspection des aires d'entreposage et des collections du Musée d'Oakland, afin d'y déceler la présence d'animaux nuisibles.

Ian N. M. Wainwright s'est rendu aux Pays-Bas et à Londres pour consulter, au sujet de l'examen scientifique de tableaux de Rembrandt, des collègues au Laboratoire central de recherche sur les objets d'art et les objets scientifiques, à Amsterdam, au Stichting Restauratier Limburg, à Maastricht, et à la National Gallery, à Londres. Le plan de ce voyage d'enquête a été établi pour faire en sorte que les visites coïncident avec la tenue d'expositions d'oeuvres de Rembrandt au Rijksmuseum et au Rembrandthuis, à Amsterdam, au Mauritshuis, à La Haye, et au Stedelijk Museum de Lakenhal, à Leyde. •

20th Anniversary - CCI 20^e anniversaire - ICC 1972 - 1992

L'Institut canadien de conservation (ICC) célèbre cette année son 20^e anniversaire. Nos réalisations — celles de nos premières années de tâtonnements, alors que nous passions à travers ces difficultés propres à un établissement en pleine croissance, tout autant que celles des années subséquentes, alors que l'ICC s'imposait peu à peu comme un chef de file dans le domaine de la conservation — ne se comptent plus. Oui, nous pouvons

tous, employés et employées de l'ICC, être vraiment fiers! Surtout quand on sait que ces réalisations nous les devons à notre enthousiasme, à nos efforts de tous les instants, à notre sens de l'engagement et à notre ferme détermination. Le moment est donc venu de se donner une grande tape dans le dos, et de fêter, en considérant tout le chemin parcouru. Unissons-nous donc pour célébrer cet important jalon de l'histoire de l'ICC. Le prochain numéro du *Bulletin de l'ICC*, qui paraîtra très bientôt, sera consacré tout entier à ce 20^e anniversaire.